

Arthur-Louis Letacq, l'abbé naturaliste



Portrait de l'abbé Letacq.
(Arch. dép. Orne, fonds SHAO, 7 FI 624)

« Un jour que l'abbé cherchait des libellules, connues en Normandie sous le nom de demoiselles, nous l'entendîmes dire : Hélas ! Que penseraient les braves gens du pays s'ils savaient qu'un prêtre recherche des demoiselles ».

Avec humour et détachement, dans la modestie d'une action persévérante et systématique, Arthur-Louis Letacq (1855-1923) est le naturaliste ornaï le plus prolifique et le plus éclectique actuellement connu.

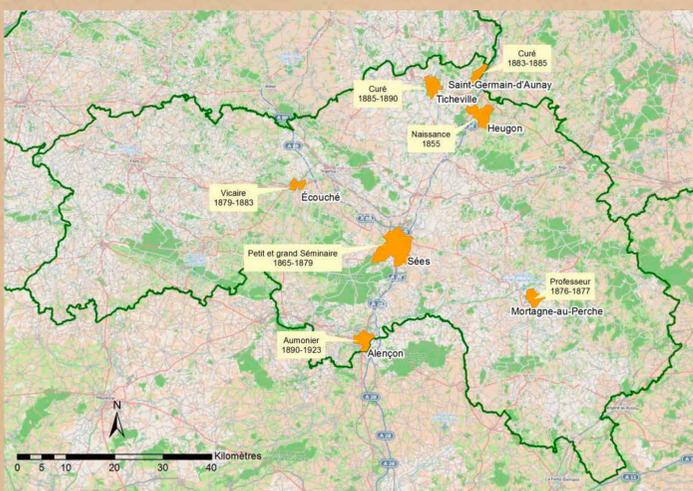


Excursion de la Société historique et archéologique de l'Orne à la Fosse Arthur au début du XX^e siècle. L'abbé Letacq est assis, au premier rang à droite.
(Arch. dép. Orne, fonds SHAO, 33 FI non coté)

L'excellence dans la discrétion

Sa discrétion aurait pu tourner à l'oubli si les naturalistes de l'association faune et flore de l'Orne n'avaient pas retrouvé 785 références de publications signées de l'abbé : articles naturalistes ou historiques, biographies de ses contemporains, bibliographies cantonales... L'abbé est un héritier de la tradition encyclopédiste appliquée à un territoire local, et un humaniste résolument convaincu que chaque individu peut, comme lui, s'épanouir dans le plaisir tiré de la connaissance.

« Il appartient vraiment à cette pléiade de savants modestes qui ont consacré leur vie à des études sur un coin de province et grâce auxquels la faune, la flore, la géologie, l'agriculture ont fait connaître au siècle dernier tant de faits intéressants »



Carte du département de l'Orne représentant les lieux de vie de l'abbé Letacq.
(carte Peter Stallegger)

Une description fine des hommes et de la nature dans l'Orne au tournant des années 1900

L'abbé Letacq, humble personnage exceptionnel, nous révèle une véritable communauté scientifique locale et un panorama de l'Orne à l'orée du XX^e siècle : ses paysages, ses multiples formes de vie et ses savants, souvent amateurs passionnés comme lui. Derrière cette connaissance fine de la nature se révèle un rapport à l'existence à portée universelle.

En effet, en faisant la connaissance de l'abbé naturaliste, on rencontre très vite l'abbé humaniste, persuadé que la richesse de l'homme mesure à sa connaissance et que le plaisir d'apprendre doit être partagé par le plus grand nombre. Si ses écrits sont principalement publiés par des bulletins de sociétés savantes, nombre d'articles dans la presse locale ou dans les almanachs montrent la volonté de l'abbé de développer l'éducation et de transmettre son savoir.

« Il s'est révélé à ma jeunesse lors d'une excursion dans le marais de Briouze, en 1892, comme une de ces natures d'élite que l'on aime à suivre tout au long de sa vie car elles savent par leur désintéressement et par leur amour pour le vrai, le beau et le bien enthousiasmer tous ceux qui les approchent. »



Portrait de l'abbé Letacq, par Henri Besnard.
(Arch. dép. Orne, fonds SHAO, 7 FI 624)

Arthur-Louis Letacq (1855-1923)
L'Abbé naturaliste de l'Orne



L'enfance : observer et comprendre



Le village de Heugon (Orne) au temps de l'abbé Letacq.
(Coll. François Radigue)



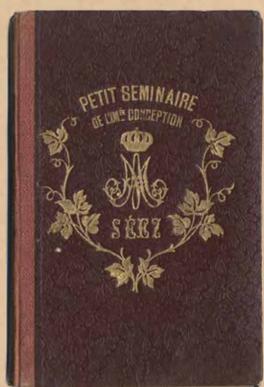
Le village de Heugon aujourd'hui (Orne).
(Cliché François Radigue)



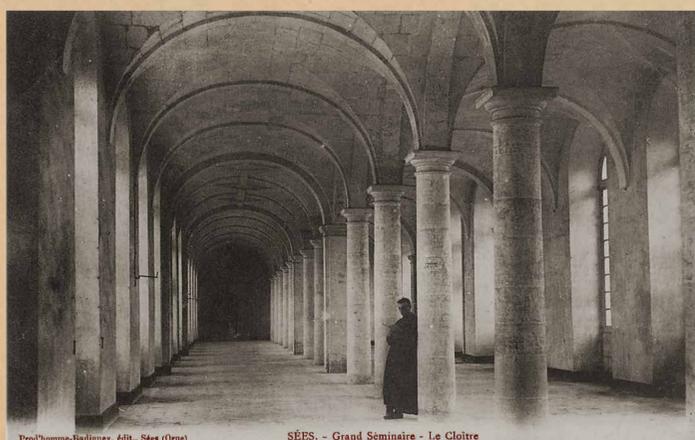
Confrérie de charité de Heugon vers 1900. Carte postale du début du XX^e s. (DR)



Place du Friche avec vue d'ensemble sur le petit séminaire de Sées vers 1870.
(Arch. dép. Orne, fonds Sevray, 58 FI 174)



Couverture du carnet d'archéologie d'Arthur Letacq, élève de seconde 1871-1872.
(Arch. dép. Orne, fonds SHAO, papiers Letacq, 252 J 135)



Cloître intérieur de l'ancienne abbaye Saint-Martin à l'époque du grand séminaire. Carte postale du début du XX^e s.
(Arch. dép. Orne, 2 FI 464/75)

Arthur-Louis grandit dans le village d'Heugon, entre pays d'Ouche et pays d'Auge, au nord-est du département de l'Orne. Premier né de la famille le 20 octobre 1855, il est élevé par son père menuisier et sa mère gantière dans un milieu simple et hors du besoin qui lui donne le loisir d'observer la richesse de la faune et de la flore environnantes.

Une famille d'artisans

Arthur-Louis a un frère, Clément, né le 5 décembre 1859, qui devient instituteur puis se retire à Paris, et une sœur, Marie, née le 16 avril 1867, qui s'installe en Mayenne.

Arthur-Louis, remarqué par l'instituteur du village, est envoyé au petit séminaire de Sées. Charles Turgeon, qui fréquente le petit séminaire de Sées pendant les mêmes années que lui, entre 1865 et 1872, nous livre son témoignage. « *Nos maîtres visaient moins à faire de nous des lettrés et des intellectuels, que des esprits droits et justes, aimant leur pays. (...) Ils ne manquaient pas de joindre à l'étude des classiques profanes, celle des auteurs sacrés. (...) Au cours de la belle saison, les grandes promenades à travers la forêt d'Écouves élargissaient notre horizon. Certains jours de fête, on jouait la comédie. Nous étions très simples et très unis.* »

« *L'abbé Belin enseignait à lui seul la géométrie, l'algèbre, la physique, la chimie et les sciences naturelles. Dans son laboratoire où s'entassaient pêle-mêle de vieux instruments maintes fois raccommodés, le cher homme évoquait l'image des alchimistes d'autrefois. Alors que les sciences avaient été regardées longtemps comme subalternes, elles avaient pris leur revanche dans les établissements ecclésiastiques.* »

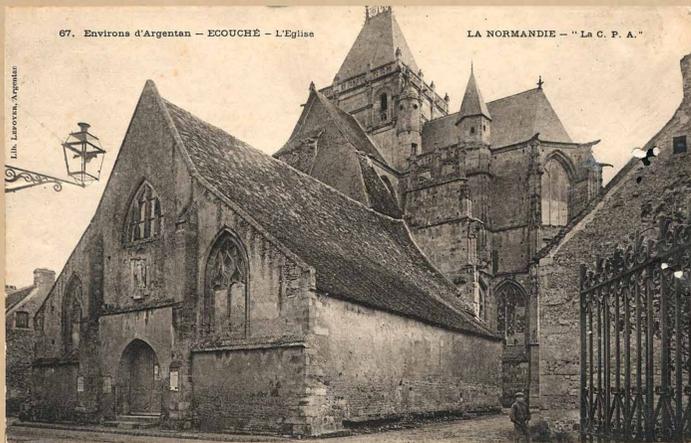
Le petit séminaire et la vocation scientifique

L'abbé Letacq resta toujours reconnaissant à l'abbé Belin : « *M. Bélin faisait chaque année avec des élèves choisis un certain nombre d'excursions ; on commençait ainsi l'étude des plantes par celle de l'espèce et sur le terrain. Ces travaux pratiques, en initiant les étudiants aux éléments de la science, avaient l'avantage de chercher avec méthode, c'est-à-dire en tenant compte des lois de la géographie botanique. (...) C'est au petit séminaire de Sées que je connus Henri Olivier ; nous suivions les mêmes leçons ; ensemble nous fîmes bon nombre d'excursions dans la plaine de Sées, en Ecouves, aux marais de la Chapelle alors si intéressants, sur les collines de Chailloué, à l'étang de Bois-Roger, etc. Notre excellent maître, témoin de nos dispositions pour l'étude des plantes, nous demanda, au grand avantage de notre propre instruction, de nous occuper du jardin botanique* ».

Il ajoute en note : « *Ce jardin situé au " vieux séminaire " [actuellement congrégation de la miséricorde, rue d'Argentré à Sées] est supprimé depuis longtemps. Il fut fondé par l'abbé Chichou, professeur de 1852 à 1861, qui s'occupait activement de botanique et découvrit aux environs de Sées un certain nombre de plantes citées par de Brébisson dans la 3^e édition de sa flore de Normandie (1859)* ».

De fait, le petit séminaire de Sées suscita de nombreuses vocations scientifiques, notamment autour des sciences naturelles : outre celui qui deviendra l'abbé Letacq, citons l'abbé Olivier qui se spécialisa dans les lichens, l'abbé Bisson dans les abeilles, l'abbé Gatry en géologie.

Séminariste, jeune curé puis aumônier



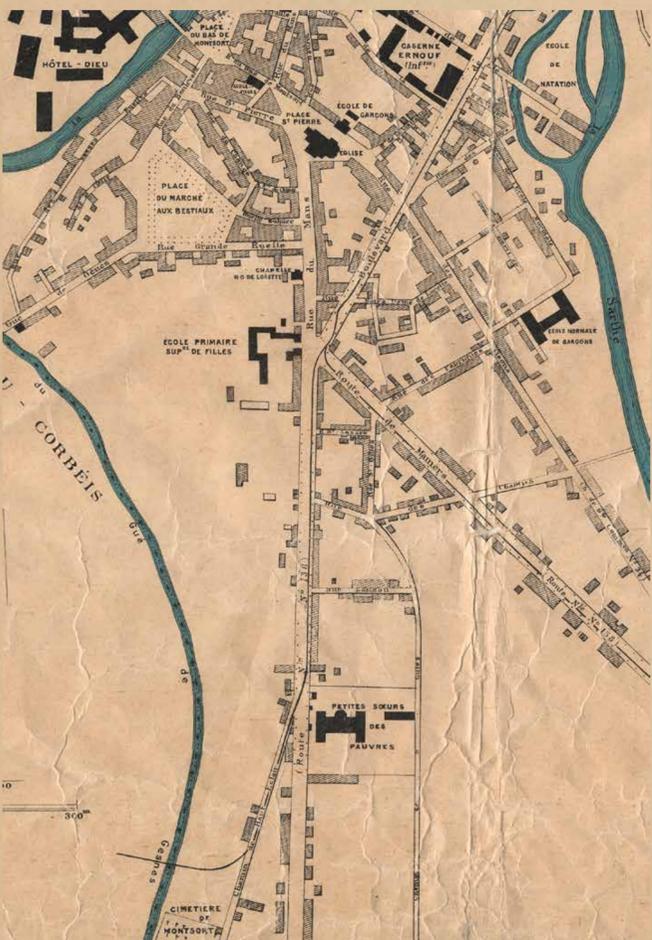
L'église d'Écouché, première affectation du jeune prêtre Letacq, vers 1895. (Arch. dép. Orne, 2 FICP 153/5)



Ticheville, la gare. L'abbé Letacq prit de nombreuses fois le train à cette gare pour ses excursions. Cartes postales du début du XX^e s. (DR)



Communs du presbytère de Ticheville, qui fut habité par l'abbé Letacq durant cinq ans. (Cliché François Radigue)



Le faubourg de Monsort à Alençon et la route du Mans en 1924. En bas, le couvent des petites sœurs des pauvres. (Arch. dép. Orne, 1 F1 1)

Le jeune Letacq, baccalauréat en poche, décide de se consacrer à la prêtrise et arrive donc au grand séminaire, établi dans l'ancienne abbaye Saint-Martin à Sées.

1877, les premiers articles

Au cœur d'un superbe parc de treize hectares dominé par une rosace de plus de 500 tilleuls et un ancien canal de pisciculture, se succèdent les cours d'éloquence, de rhétorique, de morale, de dogme, d'écriture sainte et d'hébreu. Arthur-Louis Letacq retrouve aussi avec plaisir certains de ses professeurs du petit séminaire et notamment le scientifique abbé Belin.

Le 22 mai 1875, Letacq reçoit la tonsure et le 10 juin 1876, les ordres mineurs. À la rentrée 1876, il est envoyé à Mortagne-au-Perche pour enseigner pendant un an à l'école Saint-Joseph. Il publie alors ses premiers articles dans *l'Écho de l'Orne* sur l'histoire du Perche, des notices bibliographiques ainsi qu'un article d'actualité sur la visite de l'évêque de Verdun. De cette même année date également son premier article relatant des localisations de plantes rares : « Courses botaniques aux environs de Sées (Orne) », paru dans *La Feuille des jeunes naturalistes*.

Après son ordination, le 7 juin 1879, il est nommé vicaire à Écouché, puis curé de Saint-Germain-d'Aunay en août 1883. L'abbé Letacq reprend la rédaction d'articles, se consacrant principalement à la bibliographie et à la botanique. En 1884 arrivent les premiers écrits sur les bryophytes (mousses).

Du temps pour la recherche et l'écriture

En 1885, il est nommé curé de Ticheville. Il y poursuit sa maturation scientifique : ses premiers articles sur la faune, une note sur les cygnes sauvages et une autre sur les reptiles sont publiés en 1889.

Est-ce la reconnaissance de sa vocation scientifique qui présida à sa nomination en 1890 en tant qu'aumônier des petites sœurs des pauvres à Alençon ? L'institution demandait un aumônier depuis plusieurs années, et cette fonction, pour quotidienne et astreignante qu'elle fût, laissait à l'abbé de grandes plages de liberté. Toujours est-il que l'abbé Letacq n'arrêta plus de publier, avec une moyenne de vingt articles par an, rythme seulement interrompu par la première guerre mondiale



L'ancienne chapelle des petites sœurs des pauvres est aujourd'hui intégrée à la maison de retraite des Pastels (Cliché Cédric Delcloy)

Prêtre et scientifique ?



L'une des rares photos de l'abbé Letacq au cours de son sacerdoce. Ici la première messe de l'abbé Guerschais dans l'église Montsourt à Alençon, le 10 juin 1903. (Arch. dép. Orne, fonds SHAO, 33 FI 6 non coté)



Ecclésiastiques lors de l'excursion de la SHAO dans le Perche en 1906. Les ecclésiastiques constituent une part importante des membres des sociétés savantes. En 1906, la SHAO compte 60 abbés parmi ses 256 membres. (Arch. dép. Orne, fonds SHAO, 33 FI 6 non coté)

La foi et la science viennent de Dieu ; ce sont deux sœurs qui se donnent la main. Il n'y a aucune opposition entre les faits scientifiques bien constatés et les enseignements de la Révélation ; la vérité ne peut être en désaccord avec elle-même. A toutes les époques la foi catholique a compté dans son sein d'illustres savants : Ampère, Cauchy, Pasteur, le plus grand physicien, le plus grand géomètre, le plus grand chimiste du siècle furent tous les trois des chrétiens pratiquants et fervents. Prétendre que la science et ses maîtres reconnus sont hostiles à la Religion, c'est faire preuve d'ignorance et d'impudence grossières ; il n'y a plus que dans la presse à l'usage des badauds que s'impriment de poreilles sornettes.

Mais ce que l'on ne remarque pas assez, c'est la part importante que le clergé, les congrégations religieuses et les missionnaires dans les régions lointaines ont pris depuis trente à quarante ans au mouvement scientifique. Non contents de vulgariser, dans les revues et les journaux, les travaux des maîtres, beaucoup ont contribué au progrès des connaissances humaines par des observations et des découvertes très appréciées. La plupart des Sociétés savantes de Paris et des départements recrutent dans le clergé leurs membres les plus laborieux ; souvent même elles en ont magnifiquement récompensé les recherches : ainsi l'Académie des Sciences décernait, il y a quelques années, le titre de correspondant au P. Collin, jésuite.

« La foi et la science viennent de Dieu, ce sont deux sœurs qui se donnent la main » Extraits d'un article paru dans *L'Indépendant de l'Orne*, 17 janvier 1901, « Un missionnaire catholique au XIX^e siècle, l'abbé Armand David ».

Un article paru dans le journal *La Croix* le 18 octobre 1923 dresse le portrait d'un prêtre très apprécié : « Trente ans de séjour avaient fait de monsieur l'abbé Letacq le roi de son quartier [il habitait une maison des petites sœurs des pauvres route du Mans]. Il y connaissait tout le monde, y causait, quoique sans jamais s'attarder, à tout le monde. Aussi son ministère sacerdotal s'exerçait-il dans ce milieu populaire, de la façon la plus fructueuse. On disait aussi, dans le peuple : « C'est un savant », et certains familiers ajoutaient avec admiration : « Il se lève à 4 heures du matin pour prier, puis il donne à l'étude le reste de son temps ». Nul n'ignorait qu'il écrivait beaucoup et qu'il fréquentait les milieux les plus distingués. Dans ces milieux, en effet, la science du studieux abbé n'était pas moins appréciée que chez les pauvres de son voisinage ».

Un homme populaire et scientifique

« Les sociétés savantes les plus renommées de la région de l'Ouest lui avaient ouvert leurs portes et leurs bulletins s'honoraient d'insérer des communications toujours remarquées pour la sûreté de l'observation. Les congrès pour l'avancement des sciences qui promènent d'année en année, dans la France entière leurs doctes assises, sollicitaient même ses rapports. À l'étranger, enfin, on le citait ; il y était le docteur Letacq.

Botanique, entomologie, zoologie, géologie, constituaient le vaste domaine où, tout en se limitant à nos régions, tout en n'explorant que ce qu'on appelle la petite patrie, son puissant esprit avait réussi à puiser des connaissances qui apportaient à la science universelle des vues nouvelles et des certitudes appréciées. L'histoire aussi, l'histoire locale surtout, lui était familière. On aura peut-être du mal à réunir toutes les notices faites par lui sur les personnages connus de la région. Ses bibliographies cantonales ne sont pas moins précieuses. » (extrait de *La Semaine catholique du diocèse de Sées*, tome 57, année 1923).

L'époque de Léon XIII, pape favorisant les sciences

Au service quotidien des personnes âgées recueillies par les petites sœurs des pauvres, l'abbé Letacq concilia avec une forme d'évidence son engagement sacerdotal et social avec sa passion pour les sciences locales, dans l'ambiance particulièrement favorable apportée par le pape Léon XIII. Avec l'encyclique de 1888 intitulée *Libertas praestantissimum naturae bonum*, « Liberté, le plus noble des biens de nature », le pape Léon XIII mettait en exergue l'importance des sciences pour la liberté de l'homme, qui a vocation à grandir par la connaissance. Selon lui, l'Église se devait de favoriser les sciences, les progrès et les arts en laissant aux savants la liberté de leurs jugements. Léon XIII fut, de plus, l'auteur de l'encyclique *Rerum novarum* (1891) qui constitue, encore aujourd'hui, le document de base de la pensée sociale de l'Église.

Pleinement contemporain de cette pensée, l'abbé Letacq vivait au quotidien, avec naturel, l'alliance de son goût pour la science et de sa vocation de prêtre. D'ailleurs écrivait-il dans la notice biographique de l'abbé Armand David paru dans *L'Indépendant de l'Orne* le 17 janvier 1901 : « La plupart des sociétés savantes de Paris et des départements recrutent dans le clergé leurs membres les plus laborieux ».

785 articles publiés

Letacq est l'auteur de 785 articles, notes et notules, dont 32 comme co-auteur, parus entre 1877 et 1924 dans environ 50 revues et journaux différents.



Dans l'ensemble de son œuvre, les articles sur la faune, au nombre de 273, sont majoritaires, suivis de 225 articles sur la flore et 30 sur les champignons. 19 articles non spécialisés sont consacrés à des comptes rendus d'excursions.

Écrire pour transmettre à tous

L'abbé Letacq a publié aussi près d'une centaine de biographies de savants ou de naturalistes, et plus d'une centaine de recensements d'ouvrages et d'articles scientifiques.

Si la plupart des articles ont été publiés dans des revues scientifiques, Letacq n'a pas négligé les articles de vulgarisation : 80 articles sont parus dans des almanachs, annales ou annuaires et 58 dans la presse quotidienne ou hebdomadaire (*Journal d'Alençon*, *Journal de l'Orne*, *Écho de l'Orne*, *Indépendant de l'Orne*).

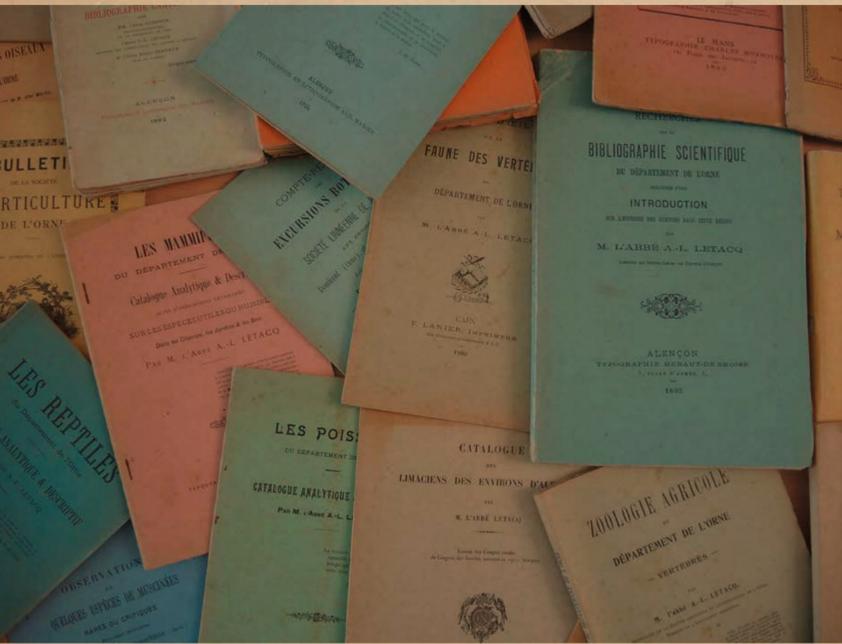
Dans l'ordre chronologique, Letacq est ainsi l'auteur des catalogues ornaux des bryophytes (mousses) en 1885, des reptiles en 1896, des mammifères en 1897, des oiseaux en 1898-1899, des amphibiens et des poissons en 1900, de la flore vasculaire (botanique) en 1907-1909, des mollusques (1912-1923), des orthoptères (insectes) en 1921, des lépidoptères (papillons) en 1922, des odonates (libellules) en 1922. Pour d'autres groupes, comme les champignons et les lichens, il a contribué à enrichir très significativement les connaissances, sans être lui-même l'auteur d'un catalogue.

Une richesse exceptionnelle utilisée aujourd'hui

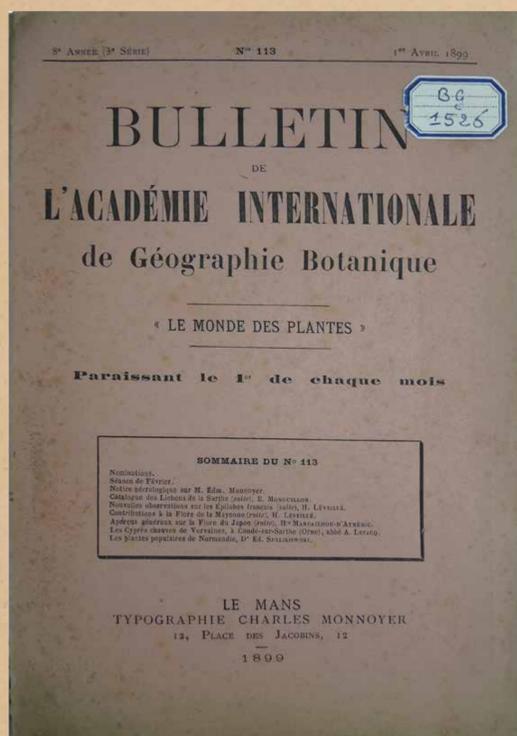
Pour la plupart des domaines naturalistes, l'œuvre de Letacq a fait autorité pour l'Orne jusqu'au renouveau du naturalisme dans les années 1980, mais en 2015, il n'y a toujours pas d'ouvrage plus complet sur les bryophytes de l'Orne que son catalogue de 1885.

Il déplore l'absence, dans le département de l'Orne, de publications capables d'accueillir des articles couvrant l'éventail des sciences : l'Orne s'est dotée d'une société savante historique et archéologique, mais non d'une société savante naturaliste, contrairement à la plupart des départements voisins.

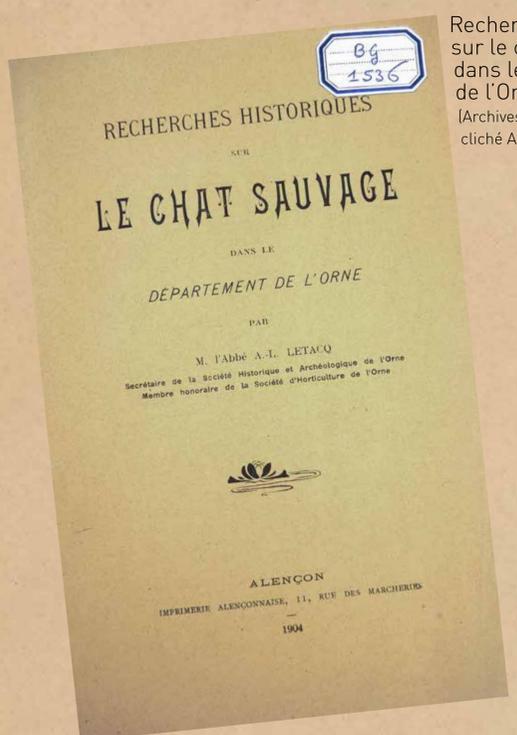
L'abbé Letacq souhaitait aussi que la presse locale se soucie un peu plus de transmission de savoirs utiles à tous.



Echantillon des publications de Letacq.
(Archives diocésaines de Sées, cliché Anne-Sophie Boisgallais)



Bulletin de l'Académie internationale de géographie botanique, 1899.
(Archives diocésaines de Sées, cliché Anne-Sophie Boisgallais)



Recherches historiques sur le chat sauvage dans le département de l'Orne, 1904.
(Archives diocésaines de Sées, cliché Anne-Sophie Boisgallais)

Je ne puis en terminant ne pas faire remarquer, que notre presse locale gagnerait beaucoup en intérêt et en utilité, si au lieu de polémiques stériles, de feuilletons et de chroniques, qui ne semblent pas toujours écrits pour des lecteurs honnêtes, elle imprimait de temps en temps quelques notes d'histoire naturelle appliquée. On rendrait, à mon avis, un véritable service à nos paysans, qui n'ont ni les loisirs ni les connaissances nécessaires pour étudier de longs traités, en leur indiquant dans des articles courts et lucides les moyens à prendre pour protéger leurs récoltes et ainsi multiplier leurs produits, augmenter leur gain et accroître leur aisance.

A.-L. LETACQ.

Extrait de « Bibliographie italienne », dans *Revue de botanique* n°25 Tome VIII 1890 : Letacq déplore le manque d'intérêt de la presse locale pour la transmission des savoirs.

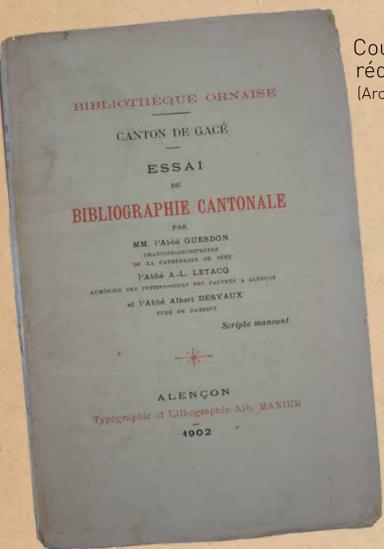
Arthur-Louis Letacq
L'Abbé naturaliste de l'Orne



Un esprit encyclopédique pour l'Orne

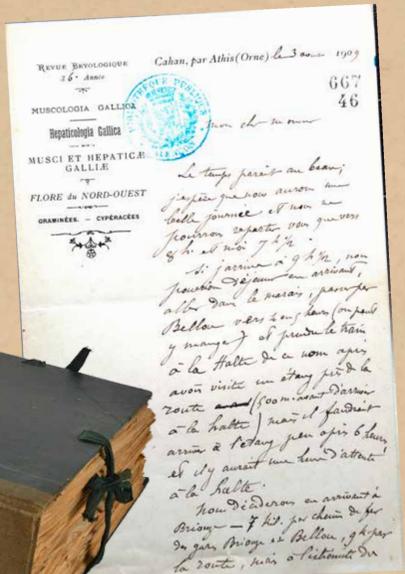


Excursion de la SHAO au château de Moulicent en 1900.
(Arch. dép. Orne, 33 FI 6 non coté)



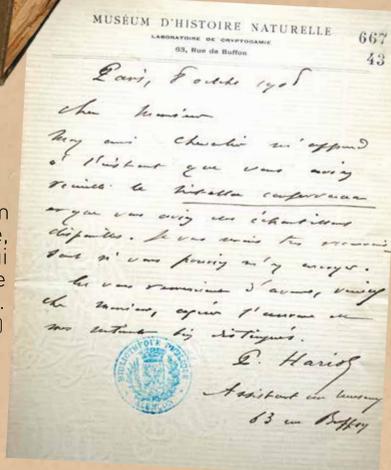
Couverture de la Bibliographie cantonale de Gacé, rédigée avec deux de ses confrères prêtres.
(Archives diocésaines de Séez, cliché Anne-Sophie Boisgallais)

Lettre de Tranquille Husnot à Letacq pour préparer une sortie au marais de Briouze, 1909. (Médiathèque d'Alençon Ms.-667-46)



Herbier Letacq, dossier dialypétales II.
(Établissement scolaire Saint-François de Sales à Alençon, cliché André Morin, Arch. dép. Orne)

Lettre de P. Hariol, du Muséum national d'histoire naturelle, demandant à Letacq de lui envoyer un échantillon d'une plante qu'il a recueillie, 1905.
(Médiathèque d'Alençon Ms.-667-46)



Citations

« Sans doute, pour les naturalistes, le livre le meilleur est le livre de la nature, mais il est nécessaire pourtant de consulter les auteurs qui sont venus avant nous, afin de suivre les routes qu'ils ont tracées et de profiter de leurs lumières pour en acquérir de nouvelles. Aussi la première condition pour qu'un travail soit vraiment scientifique et qu'il puisse donner d'utiles résultats, c'est une bibliographie exacte et complète. »

« Il m'eût été difficile, dans un humble presbytère de village isolé au milieu des coteaux et des bois du pays d'Auge, de réunir les éléments de cette publication, sans le concours empressé de correspondants qui ont été pour moi des collaborateurs. »

Extraits de la préface de « Recherches sur la bibliographie scientifique du département de l'Orne, précédées d'une introduction sur l'histoire des sciences dans cette région », 1890

Rigoureuse, ouverte, pluridisciplinaire, la méthode de travail de l'abbé Letacq relève de l'esprit encyclopédique selon une procédure efficace et très naturelle chez lui.

Rassembler les publications éparées : des bibliographies commentées

L'abbé Letacq considère que « la bibliographie est un grand pas dans l'érudition » à la condition d'être intégrée et commentée. Il a réalisé plusieurs bibliographies cantonales, réunissant toutes les sources sur toutes les disciplines à l'échelle d'un territoire, afin d'inciter ses collègues à connaître « l'état de l'art » avant de se lancer dans une recherche.

Connaître les producteurs de savoir : des biographies dynamiques

L'abbé Letacq œuvre inlassablement à la reconnaissance de tous les producteurs de savoir, y compris les plus modestes ou les plus lointains historiquement ou géographiquement. Parmi la centaine de biographies qu'il a écrites, on trouve paysans, médecins, notables, professeurs d'université, instituteurs, prêtres... L'abbé Letacq a souhaité mettre en valeur tous ces passionnés locaux méconnus des sociétés savantes.

Déterminer le périmètre d'action : le département de l'Orne

Exception faite de quelques excursions comparatives en Sarthe et en Mayenne, l'abbé Letacq s'est entièrement consacré à son département de l'Orne. Il fut même un promoteur de son département auprès de ses amis et collègues savants en incitant et dirigeant de nombreuses excursions.

Rechercher les données de terrain : les excursions... en toute convivialité

L'abbé Letacq reste fondamentalement un homme de terrain, multipliant les sorties selon les saisons, les années, les contextes géologiques, permettant ainsi une compréhension dynamique des écosystèmes. Ces excursions permettaient un travail efficace, une transmission du savoir et une grande convivialité.

Écrire pour transmettre : articles, livres, communications, herbiers.

Soucieux de transmettre toutes ses observations, afin de contribuer à l'accroissement des connaissances et à la pédagogie, l'abbé Letacq nous laisse 785 références de publications, de la communication au livre. Il collectait aussi beaucoup : de nombreuses planches d'herbier, d'alguier, de lichenier, des collections d'insectes et autres qu'il avait réunies ont été retrouvées au lycée Saint-François-de-Sales.

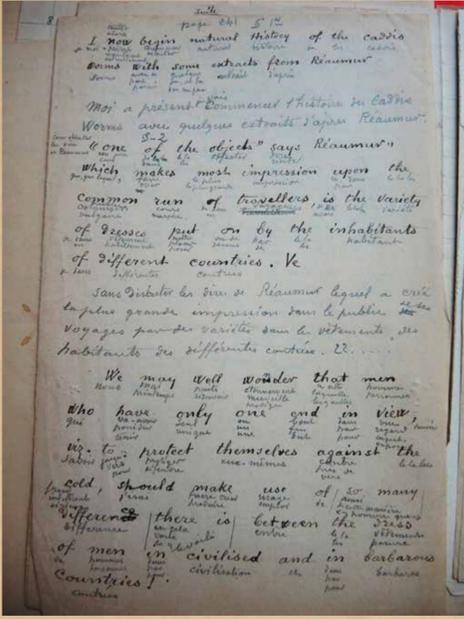
Multiplier les échanges avec les autres naturalistes : une correspondance soutenue

Disposant d'un réseau de connaissances impressionnant, l'abbé Letacq n'hésitait jamais à demander des avis, vérifications ou recherches à ses correspondants, étant lui-même d'une grande fiabilité dans ses réponses lorsqu'il était sollicité. L'abbé Letacq pratiquait quatre langues en plus du latin et du français : anglais, allemand, italien, suédois. Il avait ainsi des correspondants internationaux. Il a compensé par l'intensité épistolaire, impossibilité de se déplacer.

Une force de travail hors du commun

Plusieurs sources nous indiquent qu'il se levait à 4 h chaque matin, ce qui explique en partie l'extraordinaire capitalisation des savoirs qu'il a pu réaliser. Aumônier, il donnait la priorité aux personnes qui avaient besoin de lui quotidiennement, tout en bénéficiant de vastes plages de temps libre lui permettant de se consacrer à sa passion. Accumuler ce savoir constituait pour lui un mode de vie permettant sociabilité et plaisir personnel de la découverte. Il symbolise le savant vivant dans la plénitude dans la société de son temps.

Ouvert sur le monde



Extrait d'un cahier de traduction de l'abbé Letacq. (Coll. François Radigue)

Lire et traduire les publications étrangères

Dans la biographie qu'il consacre au docteur Thomas, l'abbé Letacq note : « *De nos jours, l'anglais, l'allemand et l'italien sont presque aussi nécessaires au naturaliste que le microscope et le scalpel.* » On ne s'étonne donc pas de trouver, parmi les productions d'Arthur-Louis Letacq, plusieurs traductions, parfois annotées, d'articles publiés par des auteurs étrangers en italien (dont une étude sur les mousses de Sicile, « *Primo eleuco briologica di Sicilia, 1884* », dans *Bulletin de la société scientifique Flammarion d'Argentan, 1884, t. II*), en anglais (dont une étude comparée du Cénomaniens entre le sud de l'Angleterre et la Normandie ou encore une bibliographie américaine publiée en 1890 par le New-York state museum...), en suédois (bibliographie naturaliste suédoise publiée dans *Le Monde des plantes*), en allemand (l'influence de la culture orientale en Europe ou une étude sur les sphaignes en Europe), quelques traductions latine aussi, ce qui peut sembler plus naturel pour un prêtre de l'époque.

Ses cahiers de traduction montrent qu'il ne parlait pas toutes ces langues, mais il en maîtrisait les rudiments grammaticaux pour les comprendre à l'aide d'un dictionnaire, ce qu'il retranscrivait dans un français littéraire parfait.

Le tiré à part, outil de circulation des savoirs

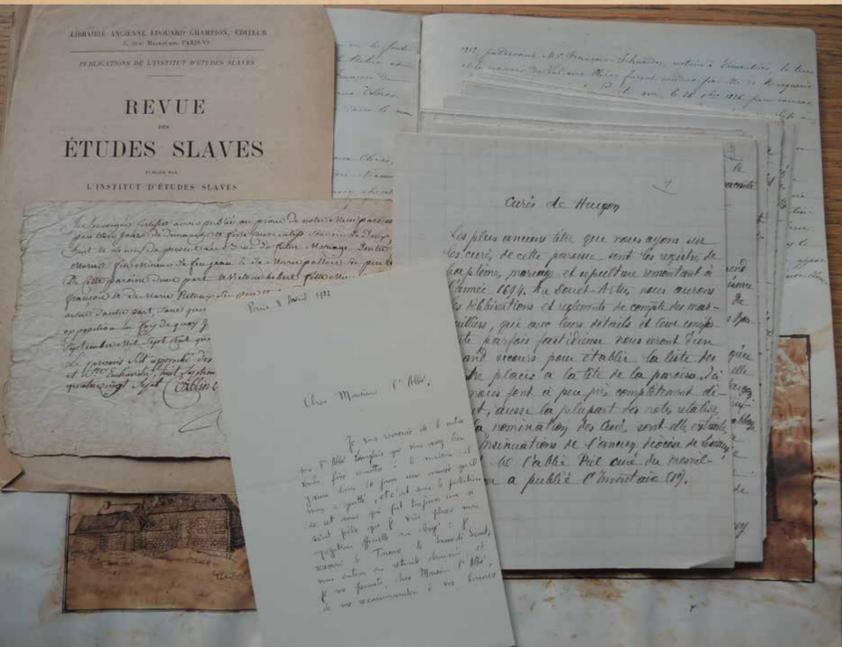
L'abbé envoyait ses contributions écrites aux congrès nationaux ou internationaux mais ne s'y rendait pas en personne. En revanche, il faisait systématiquement imprimer des tirés à part de ses articles afin d'envoyer largement ses publications et ainsi échanger avec ses collègues de Paris, de Stockholm ou de New-York. De plus, secrétaire à la SHAO, l'abbé Letacq traduisait les livraisons de publications étrangères pour ses collègues.

Elargir le champ des comparaisons : l'exemple de la Suède

Dans le bulletin de la SHAO de 1893, Letacq consacre un petit article à l'archéologie suédoise, dans lequel il justifie les échanges scientifiques à longue distance.

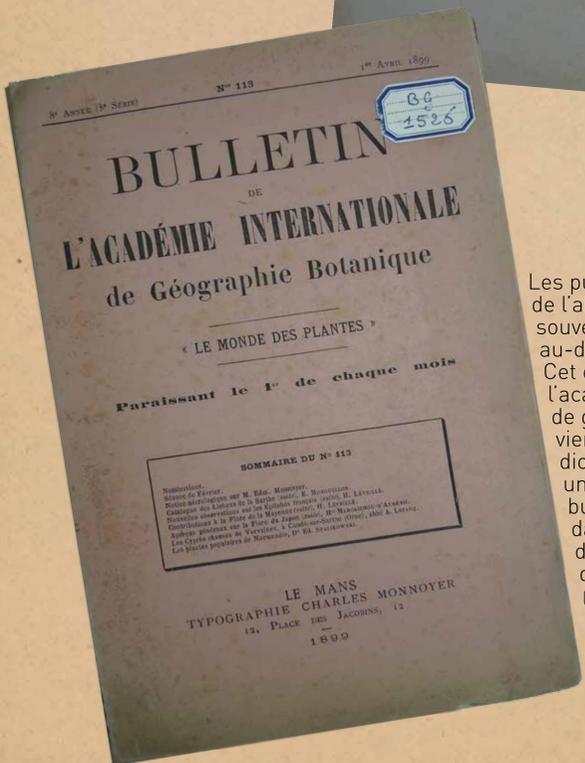
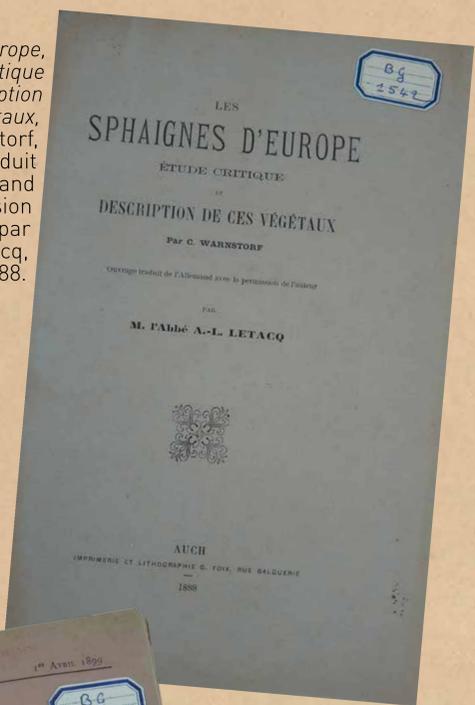
« *L'Académie des belles-lettres, histoire et antiquités de Suède, avec laquelle notre société est en échange de publications depuis quelques temps, nous adresse trois livraisons d'un grand travail entrepris sous ses auspices par M. Hildebrand. Ce sont des dessins des objets les plus intéressants du musée historique de Suède pour l'étude des différentes époques de l'âge de fer et du commencement de l'ère chrétienne : urnes cinéraires, armes, boucliers, pointes de flèches, colliers, monnaies, médailles, ustensiles divers. Plusieurs de ces pièces ressemblent à celles que l'on a trouvées chez nous au pied des dolmens, dans les tumulus, en particulier dans le tumulus de la Courbe en 1838, et près d'Echauffour, il y a une quinzaine d'années, lors de la construction de la ligne allant de Sainte-Gauburge à Mesnil-Mauger.*

Il me semble donc que ces publications de M. Hildebrand pourraient rendre service surtout à ceux de nos sociétaires qui s'occupent d'archéologie celtique, et que la comparaison des objets trouvés dans notre pays, avec ceux qui ont été découverts en Suède donnerait lieu à des conclusions intéressantes sur les rapports qui existent entre nos ancêtres et les peuples de la Scandinavie. »



Sur le bureau de l'abbé Letacq, se côtoient ses travaux sur l'Orne et des lectures montrant que la curiosité de l'abbé ne connaissait pas de frontière. (Arch. dép. Orne, fonds SHAO, papiers Letacq, 252 J 135-136, cliché Anne-Sophie Boisgallais)

Les sphaignes d'Europe, étude critique et description de ces végétaux, par C. Warnstorf, ouvrage traduit de l'allemand avec la permission de l'auteur par l'abbé A.-L. Letacq, Auch, 1888.



Les publications en français de l'abbé Letacq étaient souvent diffusées au-delà des frontières. Cet exemplaire de l'Académie internationale de géographie botanique vient des archives diocésaines de Sées et... un exemplaire de ce bulletin est répertorié dans la bibliothèque de l'université de Harvard. (Cliché Anne-Sophie Boisgallais)

L'abbé Letacq et les sociétés savantes



Excursion de la SHAO dans le Perche en 1906. De haut en bas :
 - Sortie de l'église de Courthiout,
 - La marche dans des chemins boueux,
 - Les tentes dressées pour le repas des excursionnistes en forêt de Bellême,
 - La « Pauline » arrive à Lormarin à Nocé.
 (Arch. dép. Orne, fonds SHAO, 33 FI 6 non coté)



Sortie de la SHAO à La Roche-Mabile en 1913. (Cliché Brébisson)
 (Arch. dép. Orne, 33 FI 6 non coté)

Les nombreux centres d'intérêt de l'abbé trouvèrent à s'exprimer dans les sociétés savantes dont il était membre actif et contributeur assidu.

Publications scientifiques

Il devient membre-correspondant de la Société linnéenne de Normandie en juillet 1877 alors qu'il est jeune professeur à Mortagne. Puis il en est successivement responsable botanique, vice-président en 1917 et président en 1918. C'est certainement la société dans laquelle l'abbé Letacq s'épanouît le plus et le mieux : son engagement persévérant, son goût pour la langue et la culture suédoises et la multiplicité de ses contributions au bulletin de la société (145) montrent qu'il avait trouvé dans la société linnéenne un espace scientifique à sa mesure.

Contributeur de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe dont il était membre associé, il écrit en 1891 dans le bulletin de la SHAO : « Il est regrettable que jusqu'ici on n'ait pas réussi à fonder chez nous une société analogue à la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, qui établirait un nouveau bien entre les travailleurs ornais et permettrait de publier dans un recueil spécial les faits les plus intéressants pour l'histoire physique de notre pays. »

Le débat eut lieu lors de la constitution de la Société historique et archéologique de l'Orne en 1882 : devait-on élargir les prérogatives de la nouvelle société aux sciences physiques et naturelles ? Mise au vote après un long débat, cette proposition fut refusée au motif que de très nombreux savants ornais se consacraient à ces sciences et qu'elles pouvaient faire l'objet d'une société spécifique. Cette société ne vit jamais le jour.

La contrainte de la proximité géographique

L'abbé Letacq s'inscrit à la SHAO en 1888. En 1900, il fut appelé à remplacer l'abbé Hommey, décédé, au poste de secrétaire, dont il fut titulaire jusqu'en 1910. Il resta très actif jusqu'à sa mort en qualité de membre des commissions de lecture et de publication ou en qualité de représentant de la SHAO à des congrès. Il rédigea pour le bulletin de la société beaucoup de ses notices biographiques, comptes rendus d'excursions ou d'ouvrages scientifiques et des articles d'histoire, d'archéologie et de défense du patrimoine.

Il fut nommé correspondant de la Société d'horticulture de l'Orne en janvier 1893 avant de devenir membre honoraire en mars 1894, puis membre d'honneur. Il aimait participer aux excursions, présenter ses collections, apporter une touche exotique ou originale aux concours ou aux séances. Ainsi, en janvier 1921, il distribua aux horticulteurs présents des noyaux de pêche de Chine donnés par Auguste Chevalier, explorateur, afin qu'ils les testent en culture.

Malgré de très nombreuses contributions (136) à la Société des amis des sciences naturelles de Rouen, il ne semble pas que l'abbé Letacq ait été membre de cette société, sans doute à cause de la difficulté à se rendre à Rouen régulièrement.

Nombre d'articles publiés par Letacq dans les revues des sociétés savantes	
Bulletin de l'Association française de botanique	2
Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne	2
Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe	35
Bulletin de la Société des amis des sciences naturelles de Rouen	136
Bulletin de la Société d'horticulture de l'Orne	89
Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne	99
Bulletin de la Société linnéenne de Normandie	145
Bulletin de la Société percheronne d'histoire et d'archéologie	5
Bulletin de l'Académie internationale de géographie botanique	2
Bulletin de Mayenne-sciences	9
Bulletin des amis des monuments ornais	3
Bulletin mensuel de la Société scientifique Flammarion d'Argentan	37
Comptes rendus du Congrès des sociétés savantes	3

L'abbé biographe

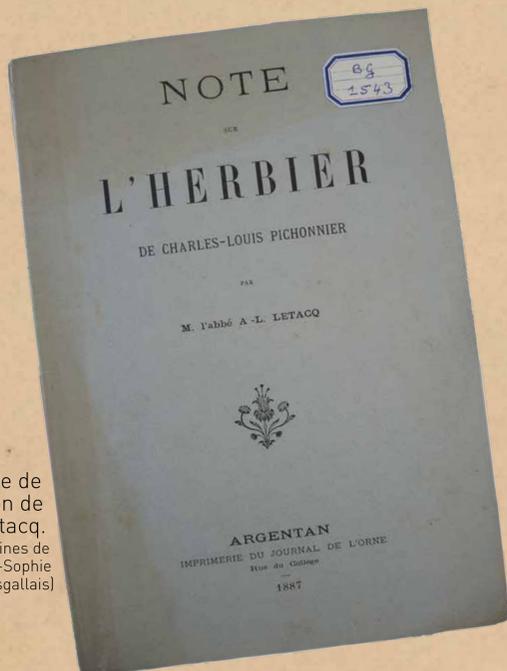
La vie du D^r Thomas est un exemple bien frappant de ce que peut un homme, si modeste que soit son origine quand, à une intelligence d'élite, il sait joindre cette volonté, forte, opiniâtre et persévérante, qui est la première condition du succès. Elle prouve une fois de plus la vérité du mot de Tocqueville : ce monde appartient à l'énergie. C'est en effet par la seule puissance d'un travail acharné que, de simple instituteur communal, Thomas devint en quelques années Docteur en Médecine, Bibliothécaire à la Faculté de Paris et qu'il a pu conquérir par ses ouvrages une place des plus honorables dans le monde de la science et de l'érudition.

Extrait de la vie du docteur Thomas reprenant la phrase de Tocqueville « Ce monde appartient à l'énergie ».

A l'époque où Olivier se livrait avec le plus d'ardeur à l'étude des mathématiques, l'abbé Fret, curé de Champs, paroisse contiguë à celle de Soligny, venait de populariser l'almanach en publiant le *Diseur de Vérités*. Olivier, à son exemple sans doute, crut le moment favorable de mettre à la portée de tout le monde sa science favorite en adoptant le même genre de publication. « L'Almanach, dit-il, est le premier livre du peuple, son premier et unique journal, formant, pour ainsi dire, toute sa bibliothèque. Il doit être un recueil intéressant d'enseignements utiles, moraux et de choses amusantes ; il doit instruire et former le cœur de la nombreuse classe à laquelle il s'adresse.

« Si plusieurs sciences ont déjà été introduites dans les almanachs sous divers titres, si plusieurs ont traité différentes matières, pourquoi aussi les mathématiciens n'essaieraient-ils pas à leur tour d'en publier un qui traitât de leur science ? C'est elle qui porte la lumière dans les finances de l'Etat ; sans elle, la fortune la mieux assise ne serait qu'un chaos ; sans les mathématiques, l'homme le plus économe marcherait à sa ruine. »

Extrait de la biographie de l'abbé Henri Olivier où l'abbé Letacq s'exprime sur les almanachs.
(Arch. dép. Orne)



Exemple de publication de l'abbé Letacq.
(Archives diocésaines de Sées, cliché Anne-Sophie Boisgallais)

En 1890, l'abbé Letacq publie ses *Recherches sur la bibliographie scientifique du département de l'Orne, précédées d'une introduction sur l'histoire des sciences dans cette région*, qui rassemblent les biographies scientifiques d'une soixantaine de savants ornaïens. Il justifie ainsi son entreprise biographique :

« Si les académies se plaisent à retracer dans les éloges publics la vie des hommes illustres qui les ont honorés par leurs grands travaux, n'est-il pas du devoir de nos sociétés locales de faire vivre la mémoire des humbles chercheurs, qui dans une position obscure ont su, au prix d'opiniâtres efforts, lever un petit coin du rideau de la nature et nous révéler quelques-uns de ses secrets ? (...) Leur vie de laborieux oubliés ne doit-elle pas être donnée comme exemple, pour montrer que chacun, dans une situation si modeste qu'il soit, peut par son assiduité au devoir, ses recherches persévérantes, arriver à l'estime et à la considération publiques et, ce qui vaut mieux encore, se procurer un plaisir sérieux et durable ? »

L'hommage aux devanciers et aux laborieux ignorés

Pour Letacq, il faut aussi « rendre justice à nos devanciers. (...) Le département de l'Orne, qui a donné des noms connus à l'histoire et à la littérature, peut aussi se glorifier de nombreuses illustrations scientifiques, parmi lesquelles les Conté, les Labillardière, les Boisduval, les Th-H. Martin méritent une place d'honneur. »

Les 97 publications de Letacq entièrement consacrées à des « laborieux oubliés » ajoutées aux notices biographiques des « devanciers » contenues dans son ouvrage sur l'histoire des sciences dans l'Orne affirment la force avec laquelle leur auteur faisait primer l'homme découvreur sur la description physique de la découverte. La science n'existe que par ceux qui la font.

Tolérance, bienveillance et exigence

Dans les biographies de Letacq, humanisme et libre arbitre sont sous-jacents : un individu correctement instruit est un homme pleinement libre et responsable de ses actes, dans la croyance de son choix. Son amitié avec des libres penseurs, comme Gadeau de Kerville, et son attention également partagée entre notables et gens de peu, témoignent de ses qualités de tolérance, d'indépendance, d'ouverture et de curiosité, toutes dimensions indissociables de la théorie humaniste classique.

Grâce à lui, les relevés météorologiques d'un petit paysan ou les collections d'un instituteur passionné de géologie ou d'un médecin ornithologue ont été patiemment inventoriés et analysés comme contributions à la connaissance du département. À la lecture de la correspondance et des publications de l'abbé Letacq, on est frappé à la fois par le regard particulièrement bon qu'il porte sur les personnes et par sa liberté de ton et de pensée. Les biographies ne sont pas des hagiographies, et lorsque certains « laborieux oubliés » ont insuffisamment étiqueté leur collecte ou ont mal interprété un phénomène faute de culture bibliographique, l'abbé Letacq ne se prive pas de le noter : sa bienveillance ne cache jamais la vérité scientifique.

Un ami : le docteur Thomas

« Louis-Hyacinthe Thomas est né le 1^{er} janvier 1846 à Ticheville, dans une famille de pauvres cultivateurs. Il fréquenta l'école primaire du Sap puis entra à l'École normale. Instituteur en 1865 à Saint-Pierre-la-Rivière, il prépara son baccalauréat, étudiant le latin et le grec avec un prêtre du voisinage ; il fit ensuite ses études médicales à Paris, tout en donnant des leçons pour assurer sa subsistance.

Il apprit la plupart des langues d'Europe : l'allemand, l'anglais, le flamand, le norvégien, le suédois, le russe, l'italien, le portugais, l'espagnol. Il devint professeur à l'école dentaire, dès sa fondation en 1880, puis bibliothécaire-adjoint à la faculté de médecine de Paris ; Il publia de nombreux ouvrages de littérature médicale (...)

Le docteur Thomas était mon compatriote et depuis longtemps déjà nous étions en relations suivies. Sachant combien les travaux d'érudition sont difficiles, quand on est isolé au fond d'une campagne et réduit à de très modiques ressources, il se montrait heureux, lorsque j'habitais Ticheville, de seconder ma bonne volonté en faisant pour moi des recherches dans les bibliothèques de Paris, et si j'ai pu ajouter quelques documents nouveaux à l'histoire et à la bibliographie scientifiques de l'Orne, je le dois surtout à l'obligeance de cet excellent ami. »

« Notice sur la vie et les travaux du docteur Thomas » dans Bulletin de la SHAO, 1894, p. 145-154.

Les excursions

Au cœur de l'activité scientifique de l'abbé Letacq et au cœur de sa vie sociale figurent les sorties naturalistes sur le terrain et les excursions organisées par la Société historique et archéologique de l'Orne.

Science et convivialité

Moyen premier de la collecte et du partage des connaissances, l'excursion constitue le centre nerveux de la méthode scientifique de l'abbé Letacq. Outre les sorties en solitaire dans un but précis et celles effectuées à deux ou trois collègues qui s'apparentent à des séances de travail, se tiennent des excursions organisées par les sociétés savantes. Il faut lire en détail le récit des rendez-vous donnés à la gare, des observations qui commencent bien souvent le long de la voie ferrée, des échanges et débats entre les participants, des trajets complémentaires en voiture hippomobile, des passages escarpés et des chemins boueux, du repas partagé en milieu de journée, de la photo commémorative, de la discussion sur les publications qui s'ensuivraient... L'abbé Letacq a ceci de remarquable qu'il ne laisse jamais une excursion sans compte rendu. Au-delà des sages publications qui nous restent aujourd'hui, transparait une vie joyeuse et amicale qui n'était pas exempte de femmes puisque certaines photographies nous montrent que des dames herborisaient aussi volontiers. Le naturalisme ou les « antiquités » permettaient en outre aux prêtres qui s'adonnaient à ces activités de partager des moments de vie sociale non pas en raison de leur fonction pastorale, mais d'une passion commune.

L'érudit et le pédagogue

Lors de ces excursions, on retrouve chez l'abbé Letacq le savant et l'humaniste : la collecte d'informations ne vaut que si elle est partagée. De nombreux témoignages nous montrent que les sorties avec lui étaient particulièrement prisées à cause de son érudition, de son humour et de son sens tranquille de la pédagogie. La rapidité avec laquelle il pouvait déterminer une plante ou un insecte, les histoires qu'il pouvait raconter sur les particularités de ces espèces ou leur lien avec l'écosystème, tout était réuni pour faire d'une excursion avec l'abbé Letacq un moment inoubliable. Quels que soient les interlocuteurs, jeunes élèves ou vieux adhérents de société savante, agriculteur ou médecin, l'abbé Letacq se mettait à leur portée, répondait simplement, toujours dans une grande rigueur scientifique et savait transmettre non seulement son savoir, mais aussi sa soif de connaissance et sa curiosité pour le monde qui l'entourait.

Ces collections eurent l'honneur, le 29 juin 1902, d'être visitées par M. de Lapparent, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et, comme chacun sait, le premier géologue de notre époque. Invité par Mgr Bardel, évêque de Sées, à inspecter l'enseignement scientifique dans les Séminaires et les Collèges du diocèse, M. de Lapparent profita d'une journée libre, pour faire avec plusieurs ecclésiastiques adonnés aux travaux scientifiques une excursion en Ecouves (1), étudier le sol de la forêt, et examiner le lambeau de dévonien, qui venait d'être reconnu sur le versant nord de nos collines, par M. l'abbé Blais, alors curé de Saint-Hilaire-la-Gérard. Une première halte eut lieu à Macé pour visiter la collection géologique du presbytère, qui fut très admirée de M. de Lapparent, auquel M. Gaty offrit plusieurs pièces intéressantes aujourd'hui déposées au Musée de l'Institut Catholique de Paris.

Mention de la visite d'Albert de Lapparent dans l'Orne, extrait du *bulletin de la SHAO*, 1914, tome XXXIII, n°2, p. 322-335

Excursion au chêne du manoir de Chanceaux, commune de Saint-Jouin-de-Blavou, dans le Perche. « Ce chêne de justice » a été coupé par un agriculteur en 1945, en représailles, après qu'un jeune cheval a trouvé accidentellement la mort à l'intérieur.

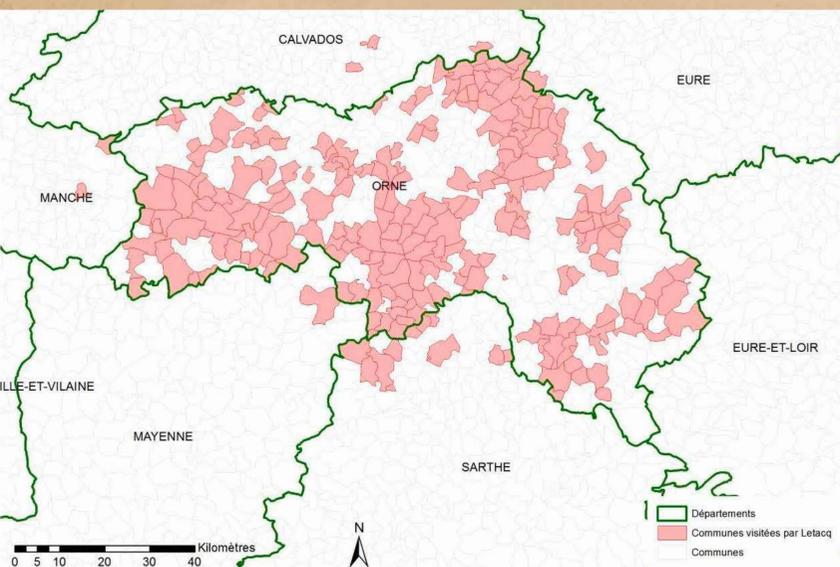
(Arch. dép. Orne, fonds SHAO, 33 FI 6 non coté)



Escalade des rochers de la carrière de Fontaineriant à Sées, lors d'une sortie naturaliste des séminaristes, vers 1865-1870. (Arch. dép. Orne, 58 FI 204)



Sortie de la Société linnéenne de Normandie à Bagnoles-de-l'Orne en 1892. L'abbé Letacq est au premier rang, le troisième en partant de la gauche. (Coll. Jardin botanique de Caen)



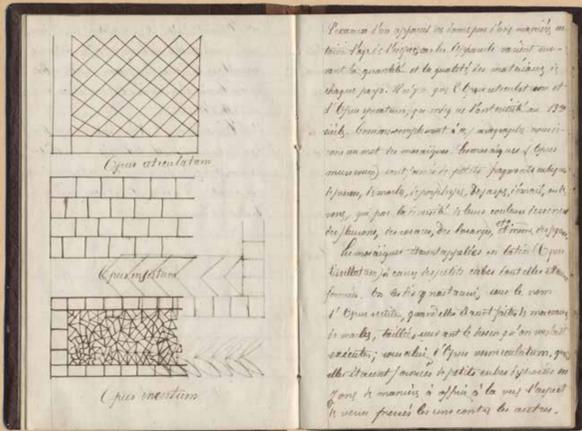
Carte des communes où des excursions de l'abbé Letacq sont attestées par ses comptes rendus. (Carte de Peter Stallegger)



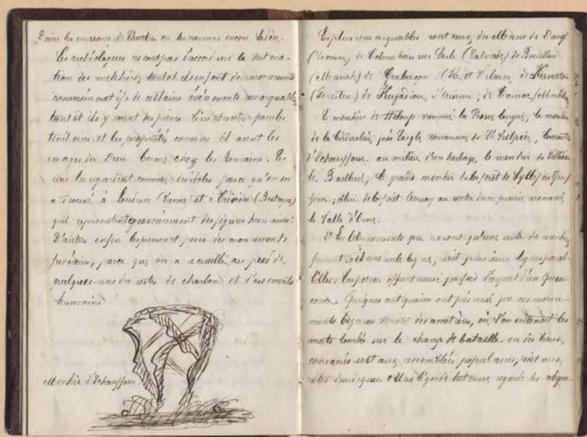
Une excursion de la SHAO dans la vallée de la Vère en 1921, les voitures hippomobiles ont laissé la place aux véhicules motorisés. (Arch. dép. Orne, fonds SHAO, 33 FI 6 non coté)



L'abbé Letacq et l'archéologie



Carnet d'archéologie, notes de cours de Letacq au petit séminaire de Sées, classe de seconde, 1871-1872. Les différents types d'appareils.
(Arch. dép. Orne, fonds SHAO, papiers Letacq, 252 J 135)



Carnet d'archéologie, notes de cours de Letacq au petit séminaire de Sées, classe de seconde, 1871-1872. L'architecture mégalithique.
(Arch. dép. Orne, fonds SHAO, papiers Letacq, 252 J 135)



L'abbé Letacq et un autre prêtre devant le donjon de Chambois lors d'une excursion.
(Arch. dép. Orne, fonds SHAO, 33 FI 6 non coté)

Le goût pour les « antiquités » est apparu assez tardivement chez l'abbé Letacq, sans doute lors de son entrée à la SHAO où il côtoie quelques érudits amateurs de « curiosités » tels Léon de la Sicotière, Gérard de Contades ou encore des ecclésiastiques comme le chanoine Dumaine. Pour le naturaliste ornais, l'archéologie est une préoccupation assez marginale qui s'inscrit dans la continuité du mouvement initié par Arcisse de Caumont dans les premières décennies du XIX^e siècle et auquel ont participé, entre autres, Frédéric Galeron et Gabriel Vaugeois.

Un intérêt tardif mais approfondi

La démarche archéologique de ces précurseurs a consisté à établir des répertoires de monuments et d'objets remarquables sans contexte, faute de fouille la plupart du temps. Les premiers inventaires résultent d'enquêtes communales conduites sur plusieurs années. Dès 1845, La Sicotière et Poulet-Malassis publient *Le département de l'Orne archéologique et pittoresque* et, en 1895, Léon Coustil fait paraître son *Inventaire des découvertes d'archéologie préhistorique en Normandie, département de l'Orne*.

L'abbé Letacq se contente pour sa part de publier dans le bulletin de la SHAO les découvertes dont il a été informé. C'est, par exemple, le cas pour plusieurs séries d'outils lithiques préhistoriques ramassés dans les communes périphériques d'Alençon ou bien d'un bronze figuré (tête féminine) d'époque romaine mis au jour au hameau de la Tessonnière à Autheuil.

Perspicace et novateur

Plutôt que ces découvertes non suivies de fouille, c'est la démarche novatrice de Letacq qui retient l'attention. Ce dernier s'attache à décrire le plus précisément possible chaque objet et n'hésite pas à consulter, à l'appui, des ouvrages spécialisés et à solliciter l'avis de spécialistes reconnus de manière à livrer une information la plus scientifique possible pour l'époque. Il va par exemple compulsier le *Musée préhistorique* publié par Gabriel et Alain de Mortillet en 1881. Pour le bronze d'Autheuil, Letacq demande l'expertise de Salomon Reinach, directeur du Musée national de Saint-Germain-en-Laye. De même, pour deux monnaies romaines trouvées à Radon, il sollicite une étude numismatique auprès d'Adrien Blanchet, auteur d'un *Manuel de numismatique française*.

La démarche scientifique de Letacq s'appuie également sur ses connaissances géologiques qu'il applique à l'étude des outils néolithiques, en cherchant l'origine géographique des roches utilisées. La mise en relation de la localisation des filons géologiques avec les lieux de découvertes des artefacts lui suggère l'existence d'échanges commerciaux dès l'époque néolithique, ce qui est aujourd'hui parfaitement démontré.

BRONZE FIGURÉ D'ÉPOQUE ROMAINE trouvé à Autheuil (Orne)

Lors d'une récente excursion aux environs de Tournouvre, M. Fillein Lande, bien connu pour ses recherches botaniques dans la région, me remit une tête en bronze trouvée en labourant près du hameau de la Tessonnière.

Notre excellent collègue, M. Charles Beaugé, l'ayant soumise à l'examen de M. Salomon Reinach, membre de l'Institut, conservateur du Musée de Saint-Germain, en a reçu la réponse suivante : « Cette petite tête est d'époque romaine (I^{er} siècle de notre ère), mais de style gaulois et fort intéressante. Elle appartient à une série que j'ai étudiée dans mon ouvrage *Bronze figurés de la Gaule romaine*, p. 225 et suiv., la plupart des têtes analogues viennent de l'Oise et de la Somme... Il faudrait fouiller le lieu de la découverte, où il y avait peut-être un temple. » Les mots soulignés Pont été par M. Reinach.

Voici la description de ce bronze :

Tête de femme ? avec diadémé ; hauteur 7 cm. 8 avec 6 cm. 2 de largeur ; belle patine verte.

Front, yeux, nez, bouche, joues, menton très fortement accusés ; pupilles des yeux creusées ; les oreilles font défaut.

On peut appliquer au bronze d'Autheuil la remarque de M. Reinach sur un buste de la même époque trouvé à Evreux, n° 228, p. 290. « Travail soigné mais brutal avec une tendance toute gauloise à la stylisation. »

Cette tête diadémée avec revers creux et au sommet un petit appendice destiné à la fixer sur la paroi d'un mur n'indique-t-il pas une divinité ? De là sans doute l'hypothèse d'un temple à l'endroit de la découverte.

Mais cette hypothèse paraît presque une certitude quand on sait que Tournouvre et ses environs furent à l'époque gallo-romaine un des centres les plus importants du pays (1).

Je suis heureux d'offrir ce bronze au musée de notre Société.

A. LETACQ.

(1) Cf. FRET (l'abbé), *Antiquités et Chroniques Percheronnes*, t. 1, p. 224 et suiv. ; DUBAIS (l'abbé), *Tournouvre et ses Environs*, La Châ, chez Montigny, 1824, 1829, p. 1-2.

Article de Letacq sur un bronze figuré d'époque romaine trouvé à Autheuil (Orne), par dans le Bulletin de la Société Historique et Archéologique de l'Orne en 1923.

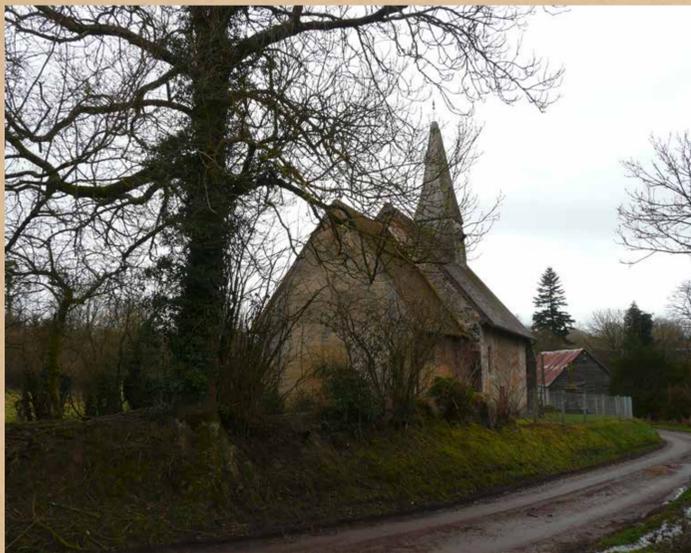
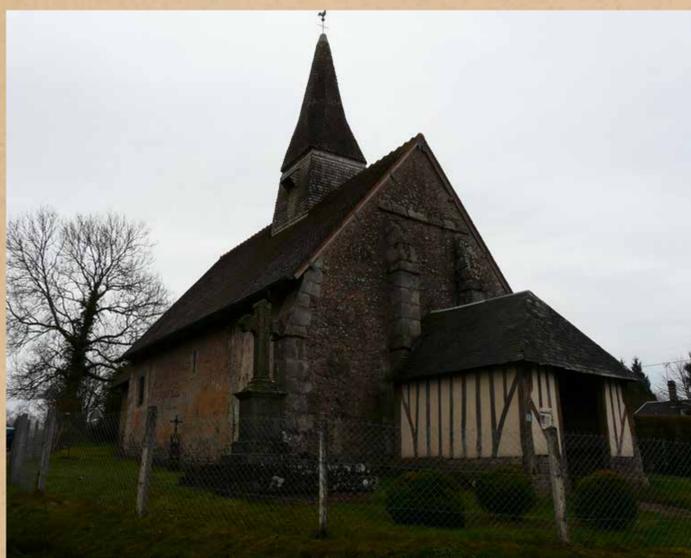
Tiré à part

(Arch. dép. Orne, fonds SHAO, papiers Letacq, 252 J 135)

La défense du patrimoine : l'église du Douet-Arthus



L'église du Douet-Arthus en 1973, façades nord et sud.
(cliché Jean Aubert, Arch. dép. Orne, 80 FI 3414 et 3415)



L'église du Douet-Arthus, 7 novembre 2014.
(cliché François Radiguel)

Arthur-Louis Letacq resta toujours très lié affectivement à sa commune de naissance, Heugon. La commune du Douet-Arthus lui fut rattachée le 6 juillet 1840. Sa petite église Saint-Pierre et Saint-Denis se trouva ainsi confiée, après la loi de séparation des églises et de l'État de 1905, aux bons soins des conseillers municipaux de Heugon. Faisant double emploi, l'église du Douet-Arthus fut laissée à l'abandon.

Attachement et mobilisation

Le procès-verbal de la séance de la SHAO du 18 novembre 1912 rapporte : « M. l'abbé Letacq pense que pour sauver l'église du Douet-Arthus, qui renferme de curieuses pièces de mobilier, il suffirait de trois ou quatre cents francs de réparation à la couverture. Dans un besoin aussi urgent, il importerait de s'adresser plutôt à l'initiative privée ».

L'intervention de l'abbé Letacq devient communicative : autour de lui, on se mobilise. Le 3 avril 1913, Charles Vérel envoie une série de documents qu'il a recueillis pour l'histoire de la commune du Douet-Arthus. Il espère que ces documents tiendront en alerte « *notre attention et notre sympathie active et pratique pour la pittoresque petite église* ».

Lors de la séance du 12 janvier 1914 : Malençon, architecte conservateur des monuments historiques pour le diocèse de Sées, apporte l'information suivante : « *Au Douet-Arthus, en présence de l'indifférence de la population et de la municipalité compétente qui n'a rien fait pour assurer la conservation de la pittoresque église, les objets classés de son mobilier ont été transportés dans celle de Heugon, les sur-ciels à dais sculptés et historiés vont être restaurés* ».

Huit ans de combat

L'abbé Letacq continue son travail patient en faveur de la restauration de l'église et incite à la mise en place d'une commission officielle dont il est membre. Ce travail collaboratif porte ses fruits car dans le compte rendu de la séance du 9 novembre 1920 de la SHAO, on peut lire : « M. le Président communique plusieurs lettres de M. le curé de Heugon, dont une de remerciement pour son intervention auprès de M. le Préfet qui a mis le maire de Heugon en demeure de faire exécuter d'urgence les réparations indispensables à la petite église du Douet-Arthus ».

Il a donc fallu huit années pour que l'abbé Letacq voie ses efforts couronnés de succès. Son action, au-delà de l'intérêt local qu'elle présentait, témoigne des difficultés rencontrées pour assurer la protection et la restauration du patrimoine local et des méthodes utilisées pour mener à bien une restauration : le recours aux dons privés, la production d'articles aidant à faire connaître les spécificités du site et à créer l'attachement, la mobilisation de l'État, la création d'une commission multipartite, l'obligation d'entretien par la collectivité publique, la communication au sens large.

Souvenirs de l'abbé Letacq



L'équipe de l'AFFO découvre l'herbier Letacq le 16 novembre 2013 dans les greniers de l'établissement Saint-François-de-Sales à Alençon. On voit Joachim Cholet, Rosine Guerchais et Cédric Delcloy en train de feuilleter l'herbier. Au fond, Peter Stallegger téléphone la nouvelle à ses collègues naturalistes. (Cliché Anne-Sophie Boisgallais)



Collections naturalistes de l'abbé Letacq : boîte d'insectes. (Établissement scolaire Saint-François de Sales, cliché Anne-Sophie Boisgallais)



Tombe de l'abbé Letacq à Alençon en 2015. (cliché Cédric Delcloy)



Vitraux de l'église de Heugon offerts par la famille de l'abbé Letacq. (cliché Serge Lesur)

« Malheureusement pour moi, écrit Gadeau de Kerville, je ne l'ai vu que bien rarement ; mais pendant une trentaine d'années, nous avons échangé une correspondance affectueuse, très heureux de nous communiquer d'utiles renseignements pour nos travaux. »

Une disparition soudaine

« Dans la seconde quinzaine du mois de septembre dernier, je reçus de lui une courte lettre accompagnée d'un manuscrit. Ce devait être son dernier travail pour notre Société des amis des sciences naturelles de Rouen qui lui en doit tant d'autres. Dans la lettre en question, il me disait qu'il allait entrer dans une clinique pour y subir l'opération de la prostate. Il était en convalescence et allait sortir de la clinique, lorsqu'une congestion cérébrale détermina sa mort le samedi 13 octobre 1923. Ses obsèques eurent lieu le 17 octobre, dans la ville d'Alençon, en l'église Saint-Pierre-de-Montsort.

Après que le clergé local eut célébré, en termes excellents, la vie sacerdotale et l'œuvre scientifique de ce très digne prêtre qui honorait grandement le clergé du département de l'Orne, trois de ses collègues et amis : M. Henri Tournouër, le très distingué président de la Société historique et archéologique de l'Orne, M. Alexandre Bigot, l'éminent doyen de la Faculté des sciences de Caen, correspondant à l'Institut de France, et M. Auguste Chevalier, directeur du Laboratoire d'agronomie coloniale de l'École des hautes-études près le Muséum national d'histoire naturelle de Paris, que de très lointaines et très fructueuses explorations botaniques ont rendu célèbre, prirent la parole pour lui dire le dernier adieu. On sentait que leurs parfaits discours avaient été dictés par le cœur autant que par le cerveau.

Notre vénéré collègue a légué ses collections d'histoire naturelle et sa bibliothèque scientifique à l'école Saint-François-de-Sales, à Alençon, sauf ses ouvrages d'histoire, destinés à la société historique et archéologique de l'Orne, et les tirés-à-part de ses publications et sa correspondance scientifique, qu'il a donnés à la Bibliothèque municipale d'Alençon. »

Pas de biographie pour le biographe

Le président Tournouër, le chanoine Guesdon, Leboucher et l'abbé Garnier, de Saint-François-de-Sales furent sollicités pour écrire une biographie de l'abbé Letacq. Tous déclinaient, sans doute effrayés par l'ampleur de la tâche. Ainsi, celui qui avait écrit tant de biographies ne bénéficia pas de ce même mouvement en retour de la part de ses collègues.

Une œuvre

Il reste surtout, pour le bonheur des naturalistes, ses nombreux écrits désormais accessibles à tous sur le site internet de l'association Faune et Flore de l'Orne en version numérisée : 785 articles, brochures, notices, traductions, biographies, bibliographies commentées. On peut aussi consulter les originaux en divers lieux : Archives départementales de l'Orne, archives diocésaines de Sées, Société d'horticulture de l'Orne, Association faune et flore de l'Orne, Sanctuaire Notre-Dame de Montligeon, Médiathèque d'Alençon.

Le travail méthodique de cet homme, qui est à la fois un « devancier » et un « laborieux oublié » mérite un ample hommage tant il contribue, encore aujourd'hui, à la connaissance de la nature physique et humaine de notre département.

Pour sauver l'abbé Letacq de l'oubli, il reste aux passants, dans le quartier de Montsort, une « rue de l'abbé Letacq », et dans le cimetière, sa pierre tombale, dont les intempéries effacent peu à peu les inscriptions. Il reste deux portraits, quelques médailles et les palmes académiques, quelques archives, dans les collections de la SHAO aux Archives départementales. Il reste encore les collections d'insectes et les herbiers qu'il a constitués, conservés dans les archives de Saint-François, œuvres collectives pour lesquelles il est impossible de déterminer avec précision la part de l'abbé Letacq.

A la recherche des orchidées perdues...

Malaxis paludosa, récoltée dans les marais de Gandelain (Orne). (Herbier Letacq, établissement scolaire Saint-François-de-Sales à Alençon)



Hammarbya paludosa, malaxis des marais. (Cliché Thomas Bousquet)



Orchis palustris, récolté à Sées (Orne), 1913. (Herbier Letacq, établissement scolaire Saint-François-de-Sales à Alençon)



Orchis palustris, (Cliché Agnès Lieurade)

Le patrimoine naturel et la biodiversité sont partie intégrante du paysage et évoluent avec lui. Les biotopes se modifient et l'action des naturalistes permet de caractériser les conséquences de ces changements sur la répartition des espèces. Pour illustrer cet état de fait, choisissons l'exemple de la famille des orchidées. Depuis la fin du XIX^e siècle, 40 espèces ont été découvertes dans le département de l'Orne. Au milieu du XX^e siècle, six espèces, très rares en France, ont disparu ou demeurent introuvables. Leur disparition dans le département résulte d'une destruction des biotopes qui les accueilleraient.

Le Malaxis des marais (*Hammarbya paludosa*)

Cette rarissime orchidée a été découverte pour la première fois en Normandie vers 1856 par Lubin-Thorel, pharmacien à L'Aigle, dans des prairies marécageuses de Soligny-la-Trappe. Trop souvent recueillie par les botanistes, elle a depuis longtemps complètement disparu en ce lieu (1905). Elle est observée avant 1894 à Beaufai, près de L'Aigle, par Raphaël Ménager. Une troisième et dernière station ornaise est reconnue en juillet 1897, lors d'une exploration de Letacq, Le Sénéchal et Leboucher dans le marais de Buhéru au-dessus de l'ancien étang de Gué-Roncin, sur la commune de Gandelain.

Citons Letacq : « Cette orchidée se retrouve dans cette région, mais sur le territoire du département de la Mayenne, à Pré-en-Pail, au marais du Fourneau, où elle fut d'abord observée, il y a une vingtaine d'années, par M. Ménager ; elle s'y voit toujours très abondante ; au mois d'août 1904, je la fis récolter à MM. Auguste Chevalier et Paul Hariot, du Muséum, et Leboucher d'Alençon. M. Letellier l'avait signalée à la Société de Botanique de France en 1863 dans le marais du Boulay, sur le versant sud du Souprat ; je l'y ai vainement cherchée à plusieurs reprises ». L'échantillon prélevé en 1904 est toujours présent en herbier au Muséum national d'histoire naturelle.

Le Spiranthe d'été (*Spiranthes aestivalis*)

Cette très rare orchidée française a été découverte pour la première fois dans l'Orne à Gandelain dans le marais de Buhéru au-dessus de l'ancien étang de Gué-Roncin. Puis elle est signalée en deux autres stations : à La Lacelle, aux sources de la Mayenne, par Letellier, et dans le marais de la Trappe, à Soligny-la-Trappe, par M. Lubin-Thorel. Dans cette dernière station, Letacq l'avait récoltée au mois d'août 1887, mais il ne l'y a plus jamais revue.

L'Orchis des marais (*Anacamptis palustris*)

Au contraire des deux précédentes, cette orchidée vit dans des marais sur terrains calcaires et non acides. Elle a été découverte dans seulement quatre communes : Camembert, Fresnay-le-Samson, trouvées par Duhamel, puis à Cisai-Saint-Aubin, non loin du village de La Roche, par Letacq et à Moutiers-au-Perche, au marais de Culoiseau, toujours par Letacq.

L'Orchis odorant (*Gymnadenia odoratissima*)

Cette orchidée n'a fait l'objet que d'une seule mention départementale. Elle a été découverte sur un coteau calcaire à Beaufai par Ménager.

L'Orchis blanc (*Pseudorchis albida*)

Cette orchidée, surtout montagnarde, a été signalée dans cinq communes : Saint Gervais-du-Perron (Gillet) ; La Chapelle-près-Sées : marais au bord de la Vandre (Letacq) ; Gandelain : marais près de la ferme de Tinnet (Letacq) ; Montmerrei (Brébisson). Laissons parler Letacq : « j'ai visité cette dernière localité sans y retrouver le *G. albida*, à La Chapelle, la lande tourbeuse ayant été asséchée par une plantation de pins. Il est à craindre que notre plante ne soit disparue ; je l'y ai du reste recherchée inutilement, en 1903 ».

L'Orchis musc (*Herminium monorchis*)

Letacq ne cite pas cette espèce dans son catalogue des plantes du département de l'Orne publié entre 1905 et 1908 et pourtant l'Orchis musc a bien été trouvée dans le Pays d'Auge par Duhamel, botaniste à Camembert, sur les deux communes de Ticheville et Canapville, en 1885.



Différentes orchidées, dont orchis odoratissima, récolté au plan de l'Aiguille (2200 m) à Chamonix, 5 août 1919. (Herbier Letacq, établissement scolaire Saint-François-de-Sales à Alençon)



Gymnadenia odoratissima (Cliché Marek Banasiak)



Gymnadenia odoratissima (Cliché Marek Banasiak)

Orchis albida, récoltée dans la combe de Brévent (1800 m) à Chamonix, 30 juillet 1919. (Herbier Letacq, établissement scolaire Saint-François-de-Sales à Alençon)



Herminium monorchis au Mont-Cenis (Savoie) (Cliché Guy Bêteille)

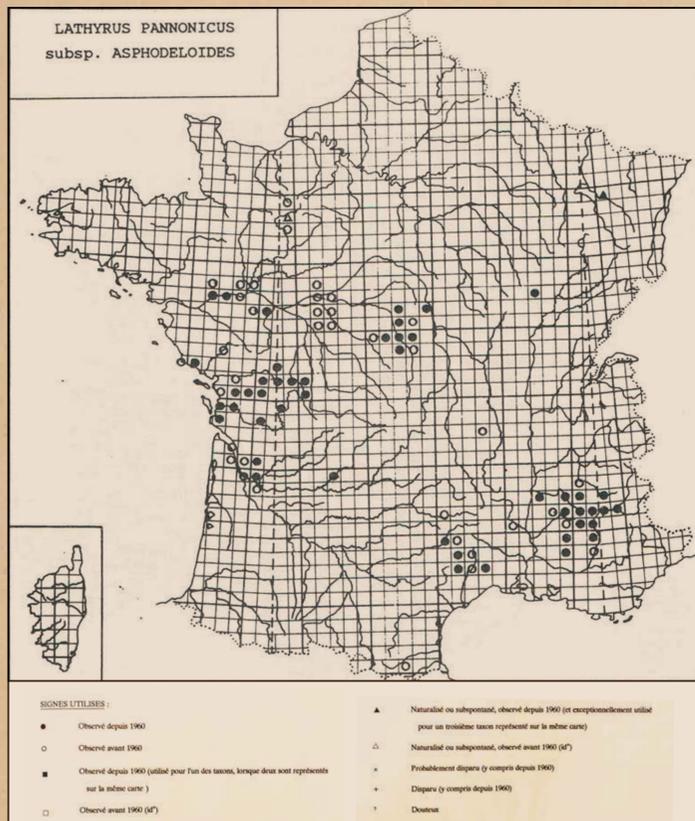


Spiranthes aestivalis (Cliché François Radigue)

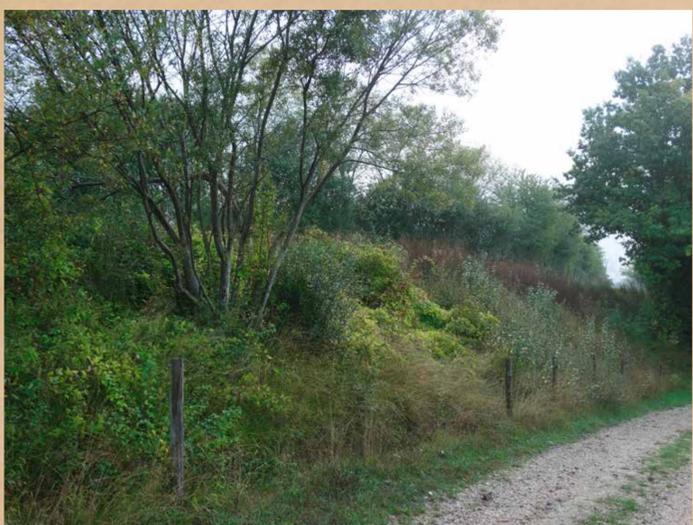
L'abbé Letacq et... l'autoroute A88 !



Gesse de Hongrie (*Lathyrus pannonicus*), Macé (Orne) le 17 mai 2010. (Cliché Serge Lesur)



Carte de répartition de *Lathyrus pannonicus* dans l'Atlas partiel de la flore de France par Pierre Dupont. (Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 1990)



Station de *Lathyrus pannonicus* à Macé (Orne) avant le chantier annuel d'entretien en haut, et après le chantier, en bas, 12 octobre 2013. (Cliché Serge Lesur)



Comment le naturalisme d'hier sauve une espèce aujourd'hui

Les autoroutes font rarement des virages. L'autoroute A88 présente cependant une courbe étonnante aux environs de Macé, au nord de Sées, alors que la topographie ou l'hydrographie ne nécessitent pas ce détour. Ce virage est dû à une jolie plante aux courtes grappes de trois à dix fleurs blanches tirant sur le crème : la gesse de Hongrie, de son nom savant *Lathyrus pannonicus*.

Pourquoi une espèce rare à cet endroit ? L'abbé veut savoir et explique

Cette plante est découverte en 1906 pour la première fois dans le département de l'Orne, par l'abbé Gatry, à Macé, commune dont il est curé. L'abbé Letacq est prévenu et s'y rend le 13 juin de cette même année pour étudier la station, ce qui le conduit à effectuer un rapprochement entre la nature géologique du sol et la présence exceptionnelle de la plante dans notre contrée. Selon lui, sa distribution se limite, en effet, à une bande d'argiles calloviennes présentes dans la Sarthe au sud d'Alençon et s'étendant au nord jusqu'à Macé. Le naturaliste Lemée, en 1933, est le dernier à mentionner la plante dans les environs d'Alençon, mais sans localisation précise.

De l'utilité de transmettre

Après lecture d'un écrit bien détaillé de Letacq (« *L'Orobus albus* L. à Macé près Sées », dans *Bulletin de la Société des Amis des Sciences Naturelles de Rouen*, 1^{er} sem. 1906), la gesse est retrouvée dans l'Orne par un naturaliste de l'Association Faune et Flore de l'Orne le 25 mai 1996, à Macé, très exactement dans la station décrite par l'abbé. La prospection de la moitié nord du territoire de la commune recouverte par les argiles calloviennes n'a pas permis d'en trouver d'autres traces.

Cette station de Macé représente la limite septentrionale de présence de la plante au niveau national. En plus de sa rareté, ce rôle limitrophe accentue l'importance de la station de Macé.

Noter pour protéger

À peine retrouvée, cette plante est aussitôt menacée. En effet, l'itinéraire retenu pour construire la future autoroute A88 entre Caen et Sées passe précisément sur le talus où pousse la gesse. Lors de l'enquête publique concernant l'A88, l'Association Faune et Flore de l'Orne fait donc une remarque à propos de cette plante et de sa situation dans le fuseau des trois cents mètres de l'autoroute auprès de la commission d'enquête, au moyen d'un dossier argumenté.

Prise en compte, cette information permet de repousser le tracé de l'autoroute, sauvegardant cette remarquable station de *Lathyrus pannonicus*. Les naturalistes de l'AFFO gèrent maintenant ce talus et veillent précieusement sur la gesse blanche en espérant que les générations futures sauront utiliser les publications des naturalistes d'hier et d'aujourd'hui pour continuer la préservation de notre environnement et de la biodiversité.

Le naturalisme aujourd'hui



Des excursions naturalistes à un siècle d'écart. Une excursion de la SHAO en 1906 (Arch. dép. Orne, fonds SHAO, 33 Fl 6) et une sortie « fougères » de l'AFFO aux rochers du Vignage, en forêt d'Écouves, en septembre 2007. (Clichés Serge Lesur)



Inventaire des insectes nocturnes, Fuie des Vignes à Alençon (Orne) le 5 juin 2010. (Clichés Serge Lesur)



Inventaire naturaliste lors des 24 h de la biodiversité, Alençon (Orne) le 2 juin 2010. (Cliché Alain Lemarquer)



Inventaire naturaliste de la ferme des cabrioles, Mauves-sur-Huisne (Orne) le 18 juin 2011. (Cliché Serge Lesur)

Une période « bénie »

À l'époque de l'abbé Letacq, le naturalisme était l'affaire de personnes très cultivées appartenant le plus souvent à une classe sociale spécifique. On y rencontrait des religieux, des notables, des personnes disposant d'une certaine aisance financière et de beaucoup de temps libre. Ces passionnés échangeaient de nombreux courriers et participaient à des excursions en groupe afin de partager les savoirs et de s'enrichir au contact des autres. Fréquemment, ils constituaient des collections, témoins aujourd'hui du savoir d'alors. Grâce à l'abbé Letacq, nous avons les comptes rendus de ces sorties, fort détaillés et précis. Mais à part lui, peu de naturalistes ont retranscrit de tels bilans globaux et collectifs. Certains naturalistes publiaient toutefois des ouvrages plus ou moins exhaustifs de leurs propres connaissances ou découvertes.

Un nouvel élan après une longue éclipse

Les périodes dramatiques des deux grandes guerres et la période entre les deux conflits ne furent pas, semble-t-il, propices à l'observation et à l'étude de la nature. Peu de travaux locaux sont parvenus à notre connaissance.

Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, une prise de conscience progressive d'une nécessaire protection de la nature s'établit devant les dommages causés par une agriculture devenue intensive, une industrialisation grandissante et une raréfaction des espaces « sauvages » ou « naturels ». Des lois de protection de la nature et de l'environnement sont promulguées. Une nouvelle génération de naturalistes apparaît. Cette fois, tout un chacun peut devenir naturaliste, plus besoin d'être fortuné ou d'appartenir à l'élite sociale. L'éducation, le droit du travail, les modes de vie ont suffisamment changé pour permettre à tout amateur de nature de devenir naturaliste. Les méthodes cependant n'ont guère changé par rapport au début du siècle. Les scientifiques arpentent le terrain, prélèvent des échantillons, identifient les espèces, classent, répertorient, inventorient...

Des moyens différents

Ce travail est fait toutefois avec plus de facilités : il existe des guides, des publications (celles de nos précurseurs mais aussi de plus récentes : la diffusion du savoir s'est démocratisée) et du matériel scientifique (loupes, binoculaires ou microscopes, jumelles ou longues-vues, réactifs chimiques, etc.) à la portée de tout le monde. Les échanges et la formation s'effectuent au sein d'associations créées pour la circonstance.

Au début du XXI^e siècle, les moyens techniques franchissent un nouveau palier. Les échanges entre naturalistes, la consultation d'ouvrages ou de documents scientifiques sont grandement facilités par l'avènement d'Internet. La localisation des espèces se précise grâce au GPS, la prise de photographies numériques en haute définition permet parfois l'identification d'espèces à distance, la constitution de bases de données numériques facilite l'analyse des relevés et de la répartition de taxons. Il ne faut pas toutefois perdre de vue que pour qu'il reste quelque chose de tout ce travail pour les générations futures les collections et les publications restent nécessaires et doivent être pérennes. Aussi, il est indispensable de développer des politiques publiques de transmission du savoir mais aussi de conservation des Naturalia, ce qui n'est, actuellement, que très rarement le cas.

Un coléoptère dédié à l'abbé Letacq



Carabus auronitens ssp. *auronitens* Fabricius, 1792, *Carabus auronitens* ssp. *auronitens*, forme *Letacqi* Antoine, 1919, *Carabus auronitens* ssp. *cupreonitens* Chevrolat, 1861. (Collection François Radigue)



Carabus auronitens ssp. *auronitens* Fabricius, 1792. Forêt d'Écouves (Orne). (Collection François Radigue)



Carabus auronitens ssp. *cupreonitens* Chevrolat, 1861. Forêt de Cerisy (Calvados). (Collection François Radigue)



Carabus auronitens ssp. *auronitens*, forme *Letacqi* Antoine, 1919. Forêt d'Écouves (Orne). (Collection François Radigue)

La classification des espèces

Au XVIII^e siècle, Linné, le grand naturaliste suédois, crée une méthode de classification et de nomenclature des espèces vivantes. Pour la première fois chaque espèce animale ou végétale est désignée par un taxon, binôme nominal en latin composé d'un premier terme, le genre, et d'un second, l'espèce.

Ainsi le mammifère prolifique connu sous le nom vernaculaire «homme» est-il désigné par Linné sous la forme suivante *Homo sapiens*. *Homo* est le genre, il s'écrit avec une majuscule et *sapiens* l'espèce, sans majuscule. Ces deux termes doivent être suivis du nom du descripteur écrit en caractères droits, Linné, et de la date de description.

Au fil du temps et des progrès de la recherche scientifique la désignation binominale s'est complexifiée. Ainsi des espèces ont été divisées en sous-espèces et dans ce cas un troisième terme latin s'ajoute aux deux premiers.

Le carabe à reflet cuivré

Prenons le cas du carabe à reflet cuivré, ce joli coléoptère qui fréquente les forêts de l'Orne et d'une grande partie de la France.

Il est désigné par le binôme *Carabus auronitens* Fabricius, 1792, Fabricius l'ayant décrit en 1792.

Puis des sous-espèces sont mises en évidence : *Carabus auronitens* - ssp. *cupreonitens* Chevrolat, 1861, ainsi que *Carabus auronitens* - ssp. *subfestivus* Oberthür, 1884

Et pourquoi faire simple lorsque l'on peut faire plus compliqué ? Les coléoptéristes ont ainsi inventé les natio, la natio désignant à l'intérieur d'une sous-espèce des individus qui se distinguent par des caractères propres.

Dans le département de l'Orne les carabes à reflet cuivré appartiennent à la *natio normanensis*. Leur taxon doit s'écrire ainsi : *Carabus auronitens* - ssp. *auronitens* - n. *normanensis* Sirguy, 1931.

Carabus auronitens normannensis - f.i *Letacqi*

Et pourquoi s'arrêter à cette dernière subdivision ? À l'intérieur de ces populations d'individus regroupés en natio il peut être observé des individus possédant des caractères propres qui les distinguent de l'ensemble de la population, ils sont souvent représentés par un petit nombre d'individus. Nous parlons alors de forme individuelle (f.i).

Le 20 mai 1919, M. Antoine, professeur au lycée d'Amiens, publie un article dans la revue *Miscellanea entomologica*, revue entomologique internationale, dans lequel il décrit une forme individuelle nouvelle du carabe à reflet cuivré, trouvée en forêt d'Écouves ; il la dédie en ces termes à l'abbé Arthur-Louis Letacq : « je dédie cette forme à mon excellent ami l'abbé Letacq, qui a tant contribué à l'étude zoologique et botanique de la région alençonnaise ».

Cet insecte sera désormais désigné sous le taxon : *Carabus auronitens* - ssp. *auronitens*, - n. *normanensis* - f.i - *letacqi* - Antoine, 1919.

Pour Letacq, il s'agit bien d'une reconnaissance de ses pairs et d'un grand honneur récompensant son travail et sa passion de naturaliste.

Qu'est-ce qu'un herbier ?



Herbier du XVI^e siècle, folio 100 : monnaie du pape (bolbanac).
[Arch. dép. Orne, 1 J 568, cliché André Morin]



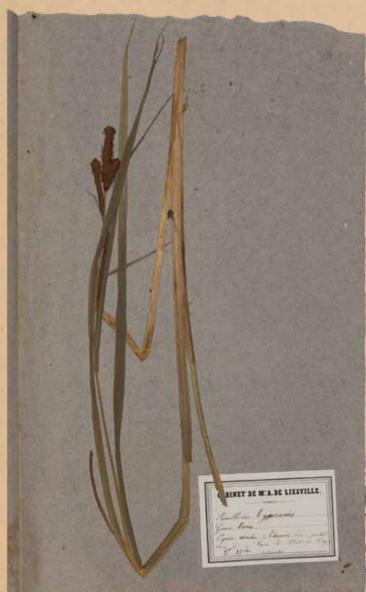
Planche de l'herbier de Tournefort, datée de 1687, exposée dans la galerie de botanique du MNHN de Paris.
[Cliché Serge Lesur]



Planche de l'herbier d'Antoine-Laurent de Jussieu, datée de 1784 (plante collectée en 1779 par Commerson à Madagascar), exposée dans la galerie de botanique du MNHN de Paris.
[Cliché Serge Lesur]



Herbier de Louis Delestang, Mortagne, 1783
(Commune de Mortagne-au-Perche)



Herbier d'Alfred de Liesville, seconde moitié du XIX^e s.
[Alençon, Médiathèque de la communauté urbaine, LV33-9]



Herbier d'Ernest Lemée, vers 1880-1920.
Echantillons collectés par son fils Alfred en Macédoine en 1917-1918.
[Sées, Maison diocésaine]

Un herbier est une collection de plantes ou de parties de plantes desséchées sous presse, étiquetées et nommées avec rigueur.

Les herbiers sont constitués par des échantillons, aussi complets que possible, de la plante considérée accompagnée d'une étiquette indiquant le lieu, la date de la récolte et le nom du collecteur. Cet échantillon ainsi préparé est dénommé « part d'herbier ». Quand il s'agit d'une plante nouvelle pour la science, l'échantillon est considéré comme le « type » de l'espèce.

Les spécimens conservés dans les différents herbiers sont tous uniques et recèlent des informations précieuses pour la compréhension de la planète Terre et de la vie qui la peuple.

Un herbier est à la fois un passe-temps, un instrument d'apprentissage de la botanique et une source de données pour la recherche. Le résultat final constitue aussi une base visuelle pour se rafraîchir la mémoire, sans compter l'effet esthétique !

Pour le grand public : pédagogie et émotion

Le grand public porte un intérêt croissant aux sciences naturelles. Enfants et adultes prennent connaissance des herbiers à travers les différentes présentations qui peuvent en être faites lors d'expositions. Face aux objets d'histoire naturelle, la part de rêve et d'imaginaire reste présente. Ni une photo ni même une vidéo ne restituent les 3 dimensions et l'effet de la réalité. Les herbiers sont porteurs de sens et d'émotion.

Pour les chercheurs et les experts : une réserve de savoirs

Les herbiers contiennent de nombreux spécimens de référence. Banques de données, ils permettent de déterminer des plantes prélevées sur le terrain par comparaison minutieuse, au besoin avec le type, et de répondre à la question : l'échantillon récolté est-il une nouvelle espèce pour la science ?

Ils parlent également des classifications historiques successives des végétaux.

Ils témoignent ainsi d'une double évolution :

- l'évolution géographique de la biodiversité : cette plante existe-t-elle toujours à cet endroit ? Cette plante est-elle nouvelle en ce lieu ?
- l'évolution biologique du vivant : cette plante a-t-elle « muté » ? Faut-il créer une nouvelle espèce ?

Ce sont des outils permettant étude et inventaire de la biodiversité, y compris pour un gouvernement, en allant même jusqu'à l'expertise au sens judiciaire du terme.

Pour les enseignants : une source d'apprentissage

Les collections sont aussi directement utilisées par le monde enseignant. Les herbiers servent à sensibiliser les enfants, le plus tôt possible dans la scolarité, à la biodiversité, puis plus tard dans les études à la dialectique de l'unicité de l'ADN, à la diversité du monde vivant, aux enjeux et aux difficultés de la gestion durable.

Pour la société : la mémoire du passé

Les herbiers, en plus de leur intérêt scientifique, ont une valeur historique. Ce sont des objets patrimoniaux que le temps rend inestimables et irremplaçables. Une civilisation se définit par le patrimoine dans lequel se réalisent l'enracinement des individus et leur socialisation. Les herbiers sont un bien culturel qui participe à la transmission de la mémoire de la nature, de l'Homme et de son activité. La perte et la destruction de ce patrimoine sont des atteintes aux fondements mêmes de la connaissance de notre univers. Nous nous devons de le préserver pour les générations futures.

Comment faire un herbier ?



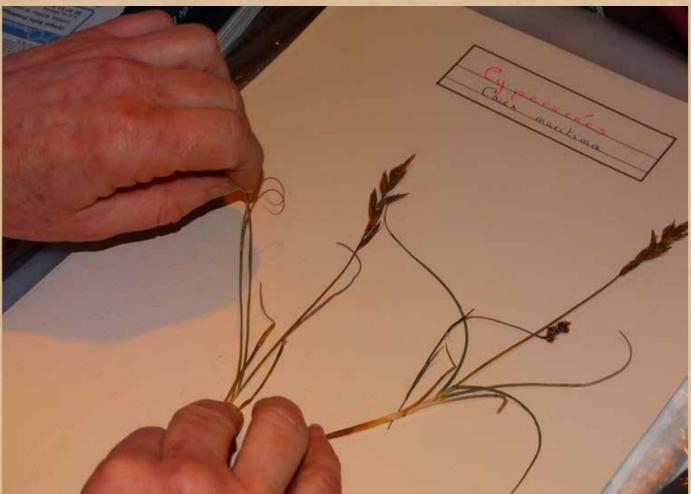
Séminaristes avec leur boîte à herboriser à Condé-sur-Sarthe, vers 1865-1870. (Arch. dép. Orne, cliché Sevray, 58 Fi 259)



Collecte de plantes à La Table (Savoie), juin 2014. (Cliché Serge Lesur)



Identification d'une plante sous loupe binoculaire. (Cliché Serge Lesur)



Mise en place d'une plante séchée sur une part d'herbier. (Cliché Serge Lesur)



Herbier de Martine Le Beller, La Chapelle-près-Sées (Orne), 2015. (Cliché Serge Lesur)

Des règles à respecter lors du prélèvement

Si l'on fait un herbier, autant le faire avec l'intention de créer un document scientifique, en respectant quelques règles simples. Les ennemis communs à toutes les collections restent le désordre, l'absence de marquage, la consultation sans soin.

Une règle de base : ne pas arracher des plantes pour les jeter ultérieurement. Les objets prélevés dans la nature sont des originaux : chaque représentant d'une espèce est unique dans l'espace et dans le temps. Il faut procéder dans le respect des réglementations qui limitent les prélèvements sauvages dans la nature. L'enrichissement des collections doit tenir compte tant des lois de la protection de la nature que du respect des nations qui sont gestionnaires de leurs habitats.

Contrairement aux idées reçues, il n'y a que peu d'intérêt à mettre une plante rare en herbier. Si l'on arrache le seul individu, l'herbier ne fait pas office de preuve de l'existence de la plante à l'endroit indiqué mais... de sa disparition.

Assurez-vous donc, avant un prélèvement, qu'un nombre suffisant de plantes semblables est présent afin d'éviter la fragilisation de la station. En France, les plantes rares sont déjà très bien connues et, dans ce cas, la photographie est une meilleure solution pour en conserver un souvenir personnel. En revanche, les plantes communes cachent encore beaucoup de données ignorées : leur répartition détaillée, leur variabilité, etc.

La récolte

Pour la récolte, il faut :

- des feuilles de buvard au format A3 pliées en deux, des feuilles de journaux dans lesquels on glissera chaque plante. On peut aussi utiliser un annuaire, en espaçant les plantes d'une dizaine de pages.
- des étiquettes pour noter la date et le lieu de récolte (pays, département, commune, lieu-dit, éventuellement coordonnées GPS), des indications écologiques (altitude, substrat, type de végétation) et des notes concernant des caractères invisibles sur l'échantillon sec (couleurs, odeur...). Ces notes doivent être prises sur le terrain.
- prendre une plante entière (sans les racines) ou seulement des morceaux représentatifs (fleurs, feuilles, graines)
- les placer dans le cahier de récolte avec l'étiquette.

L'identification se fait à l'aide de flores et de loupes, à la lecture des fiches de terrain.

Le séchage

Pour le séchage, il faut disposer de deux planches de bois et de nombreuses feuilles de journaux pliées en deux.

La méthode de séchage est la suivante :

- pour chaque plante, ouvrir une feuille de journal et poser la plante à plat sur la page de droite, avec beaucoup de soin,
- y ajouter l'étiquette et refermer,
- placer les feuilles de journaux contenant les plantes entre les deux planches,
- serrer le tout. On utilise soit des sangles, soit 4 tiges filetées avec écrous, une à chaque coin, ou plus simplement en plaçant le tout par terre, et en posant dessus un poids quelconque.

Il est recommandé de changer les journaux aussi souvent que nécessaire jusqu'au séchage complet. Les plantes sèchent ainsi en quelques jours.

Le montage en herbier

Une fois le séchage complet, l'échantillon est prêt à entrer dans l'herbier. On peut alors disposer la plante sur une feuille, avec les références que l'on a conservées depuis sa collecte. La plante est fixée avec des bandelettes de papier gommé.

Conservé à l'abri de la lumière, de l'humidité et des insectes phytophages, un herbier se conserve toute une vie et bien plus longtemps encore... Une visite régulière est nécessaire pour s'assurer du bon état de conservation.

Les herbiers Letacq

Des collections à but scientifique

Comme beaucoup de naturalistes, l'abbé Letacq constitua des collections scientifiques : insectes, algues, lichens, plantes, etc. Ces collections servaient de support d'études, de preuves d'existence de telle ou telle espèce en tel lieu et à telle date. Les échantillons collectés ont servi également à des publications ou des communications.

Herbier et publications

Les échantillons collectés ont notamment servi à des publications ou des communications. Il en est ainsi de l'airelle rouge en forêt de Chaumont (61) décrite dans la « Note sur la station du *Vaccinium Vitias-Idaea* L. (Airelle candie) dans la forêt de Chaumont près Gacé (Orne) » parue dans le *Bulletin de la société des amis des sciences naturelles de Rouen de 1922-1923*. L'herbier de Letacq présente cette plante issue de la station décrite.

De même dans « Excursions botaniques de la Société linnéenne de Normandie aux environs d'Alençon et de Fresnay-sur-Sarthe », dans *Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie*, 1919, on lit la description de lichens et de la station qui les héberge aux Gâtées (aujourd'hui Gateys), lichens que l'on retrouve dans le lichénier trouvé dans les archives de l'abbé.

Des collections récemment retrouvées

Dans son testament, l'abbé Letacq souhaitait que l'ensemble de sa bibliothèque et de ses collections revinssent à l'école Saint-François-de-Sales à Alençon. Il en fut donc ainsi. Les herbiers furent parfois montrés aux élèves par certains enseignants de l'établissement, avant de tomber dans l'oubli. En 2013, les naturalistes de l'Association Faune et Flore de l'Orne, travaillant sur l'abbé Letacq et ses écrits, recherchent ses collections et sa bibliothèque sur la base du testament, et les retrouvent dans le grenier de l'établissement.

Malgré les bombardements de 1944 qui causèrent de gros dégâts sur les édifices et la tempête de décembre 1999, qui découvrit le bâtiment concerné, ces collections sont parvenues jusqu'à nous dans un état relativement satisfaisant. Cette redécouverte a été suivie d'une opération de numérisation intégrale de l'herbier par le Conseil départemental de l'Orne (Archives départementales) ; l'établissement scolaire Saint-François-de-Sales, l'Association de Sauvegarde et d'Embellissement du Patrimoine de Saint-François-de-Sales et l'Association Faune et Flore de l'Orne vont poursuivre l'étude et la valorisation de cet herbier.

Un témoignage historique unique

Cet herbier n'est pas entièrement dû à l'abbé : les écritures des étiquettes d'identification des plantes sont plurielles et de nombreuses plantes proviennent de régions éloignées où Letacq ne s'est jamais rendu. Les préleveurs, relations ponctuelles ou correspondants réguliers de l'abbé, lui apportaient ou lui envoyaient des échantillons et les observations associées. L'abbé incluait toutes les plantes, au milieu des siennes, dans l'herbier qu'il constituait.

L'herbier est composé de 9 volumes in-folio renfermant 1169 parts : 302 dialypétales, 211 gamopétales, 113 fougères, 169 monocotylédones, 110 crucifères et divers, 162 plantes alpines et 122 plantes maritimes.



Redécouverte des herbiers Letacq dans le grenier de l'établissement Saint-François-de-Sales à Alençon par les membres de l'Association Faune et Flore de l'Orne, 16 novembre 2013. (Cliché Anne-Sophie Boisgallais)



Redécouverte des herbiers Letacq dans le grenier de l'établissement Saint-François-de-Sales à Alençon par les membres de l'Association Faune et Flore de l'Orne, 16 novembre 2013. (Cliché Serge Lesur)

Un des 9 portfolios de l'herbier Letacq. Plantes des régions maritimes. (Etablissement scolaire Saint-François-de-Sales à Alençon)

Herbier Letacq, lichens prélevés au Gateys à Radon. (Etablissement scolaire Saint-François-de-Sales à Alençon)

Herbier Letacq, volume 2, papilionacées. (Etablissement scolaire Saint-François-de-Sales à Alençon)

Herbier Letacq, volume 6. *Anthoxanthum odoratum*. (Etablissement scolaire Saint-François-de-Sales à Alençon)

Herbier Letacq, volume 3. *Vaccinium vitis Idea*, récolté en forêt de Chaumont près Gacé. (Etablissement scolaire Saint-François-de-Sales à Alençon)